

JOURNAL HELVETIQUE  
O U  
**RECUEIL**

D E  
PIECES FUGITIVES DE LITERATURE  
CHOISIE ;

*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pays Etrangers.*

<sup>1</sup>  
**DEDIÉ AU ROI.**

NOVEMBRE 1765.



NEUCHÂTEL

DE L'IMPRIMERIE DE F. DITEURS,

---

MD CCLXV.





# JOURNAL HELVETIQUE.



NOVEMBRE 1765.



## REMARQUES

*Sur un Ouvrage rangé par ordre alphabétique, dont plusieurs Articles exigent d'être relevés, pour l'avantage des Mœurs & la vérité de l'Histoire ecclésiastique & profane.*

### C I R C O N C I S I O N.

**O**N prétend nous prouver dans cet article, que la Circoncision vient originairement des Egiptiens & non des Juifs, que ceux ci l'ont eue des des premiers. Personne ne peut ignorer, que le Chevalier MARSHAM a soutenu la même chose, & qu'il a tourné

à notre Auteur les raisons & les preuves qu'il emploie. Comme il s'appuie beaucoup sur l'autorité d'HERODOTE, il comence par nous insinuer, que sur ce fait le témoignage de l'Historien Grec est d'un grand poids. On se souviendra qu'HERODOTE vivoit 484 ans avant J. C. par conséquent plus de 1400 ans après l'Époque où les Livres des Hébreux placent l'établissement de la Circoncision. Ces dates sont essentielles.

*Lors qu'HERODOTE, dit-il, raconte ce que lui ont dit les Barbares chez lesquels il a voyagé, il raconte des sottises, & c'est ce que font la plupart de nos Voyageurs : Aussi n'exige-t-il pas qu'on le croie, quand il parle de l'aventure de GIGES & de CANDAULE, d'ORION porté sur un Dauphin, de l'Oracle rendu à CRESUS, du Cheval de DARIUS & de cent autres fables ; mais quand il parle de ce qu'il a vu, des coutumes des peuples qu'il a examinées, de leurs antiquités, qu'il a consultées, il parle alors à des homes.*

Ce préambule est séduisant ; malheureusement il porte sur une fausse supposition. Il est faux qu'HERODOTE n'exige pas qu'on le croie, quand il parle de l'aventure de GIGES & de CANDAULE, puis qu'il cite, pour appuyer son récit, le témoignage d'AR-

**CHILOQUE** de *Paros*, Auteur contemporain : De même peut atester l'effet que produisit sur **CRESUS** l'oracle qui lui fut rendu, **HERODOTE** fait l'énumération des présens dont il enrichit le Temple de Delphes. Est ce là parler en Historien qui ne veut pas être crû ? Il faut n'avoir jamais lu son histoire, pour ignorer qu'elle est remplie de ces Oracles prétendus, que le faux y est mêlé avec le vrai, de manière qu'il est souvent très difficile de les distinguer.

Il mérite sans doute plus de croyance quand il parle de ce qu'il a vû ; mais on souhaiteroit de savoir quels sont ces Peuples dont il avoit *consulté les Antiquités*, & qui conservoient de son tems des monumens historiques fort anciens ? Ce sont les Egiptiens ; il n'y en a pas d'autres. Or on n'ignore point parmi les savans combien les Antiquités Egipciennes sont respectables & authentiques ; autant vaudroit citer les Chroniques de l'Archevêque **TURPIN**. L'Auteur de l'origine des Loix, des Arts & des Sciences en a démontré la fausseté de manière à couvrir de ridicule ceux qui seroient tentés de les citer désormais (\*). Si **HERODOTE** raconte des sottises

F f 3

quand il parle d'après les Barbares, il est fort dangereux qu'il n'en écrive encore de plus grandes, quand il se fie aux Egyptiens. Voyons son passage, nôtre Auteur le rapporte avec sa fidélité ordinaire.

*Il semble, dit-il Liv. 2, que les habitans de la Colchide sont originaires d'Egypte; j'en juge par moi même, plutôt que par ouï dire; car j'ai trouvé qu'en Colchide on se souvenoit bien plus de anciens Egyptiens, qu'on ne se ressouvenoit des anciennes Coutumes de Colcos en Egypte. Il y a déjà ici une altération légère, mais qui mérite attention. Le texte porte : Les Colques se souvenoit bien plus des Egyptiens que les Egyptiens des Peuples de Colcos. Il n'est point question des anciens Egyptiens, mais des Egyptiens d'alors, ni des anciennes coutumes de Colcos; mais de la Nation des Colques seulement. Il n'est pas surprenant que les Colques eussent conoissance des Egyptiens, qui étoient dans ce tems là un Peuple célèbre; il n'étoit pas nécessaire pour cela d'être originaire de l'Egypte. Ce n'est pas une merveille non plus, que les Egyptiens conussent très peu les Colques, qui n'ont jamais été une Nation considérable. Si HERODOTE se sert du terme *ressouvenir*, c'est conséquemment à son opinion particulière, dont nous allons examiner les preuves.*

*Ces habitans des bords du Pont Euxin prétendoient être une colonie établie par SESOSTRIS. Nouvelle falsification. Voici ce que dit HERODOTE: Les Egyptiens disoient qu'ils étoient persuadés que les Colques étoient un détachement de l'armée de SESOSTRIS. Ce ne sont point les Colques qui croyoient être originaires d'Égypte; leur témoignage mériteroit quelque attention; ce sont les Egyptiens qui placent chez eux le berceau des Colques: Cela est fort différent; jamais les Colques n'ont oui parler de SESOSTRIS.*

On conoit la vanité des Egyptiens: A les croire, tout venoit de chez eux; si l'on veut examiner dans HERODOTE même ce qu'ils racontoient des prétendues conquêtes de SESOSTRIS, on verra que rien n'est plus fabuleux. Plus de 400. ans avant la guerre de Troie, un Roy d'Égypte se trouve avoir des flotes considérables, des armées de terre & de mer; il va dompter les Peuples les plus féroces de l'univers, les Scytes a plus de 200 lieues ses états, les Thraces a plus de 300. les Indiens même, chez lesquels il lui étoit également impossible de pénétrer soit par terre soit par mer. Après lui tout rentre, dans le néant; plus de

flotes, plus de navigation, plus de commerce, plus de guerres, plus de valeur, plus de Monarchie même chez les Égyptiens. Ils ne reparoissent plus sur la scène de l'histoire que mille ans après, pour être subjugués par le premier qui veut s'en donner la peine. C'est come si l'on disoit qu'un Empereur du Mexique est allé se battre contre les Hurons & les Abénaquis, pour s'en revenir come il étoit allé : *Credat Judæus apella non ego*. Dans ces siècles barbares on ne conduisoit pas des armées si loin, & les Peuples n'étoient pas tentés d'aller subjuguier des Nations, qu'ils ne conoissent pas. Aussi de qui HERODOTE tenoit-il cette histoire? Des Prêtres Égyptiens; ils en ont bien conté d'autres. Voyez ci devant l'article *Apis*.

Mais supposons vrai pour un moment les expéditions de SESORTIS, il faut voir sur qu'elle preuve HERODOTE a jugé que les Colques étoient une Colonie placée par le Conquérant sur les bords du Pont-Euxin. *Pour moi, dit il, je le conjecturois, non seulement parce qu'ils sont basanés & qu'ils ont les cheveux frisés, mais parce que les Peuples de Colchide, d'Égypte & d'Éthiopie sont les seuls sur la terre qui se sont fait circoncire de son temps.* HERODOTE a senti lui-même que la ressemblance

ce du teint & des cheveux ne pouvoit rien, puisqu'il y a plusieurs autres Peuples qui les ont de même. Se persuadera-t-on que des Nations transplantées depuis 1200. ans dans un climat très différent de l'Égypte aient toujours conservé la même couleur de visage & la même espèce de cheveux que les Égyptiens? Ce qu'il y a de certain, c'est que les Circaffes & les Mingreliens, qui habitent aujourd'hui l'ancienne Colchide, n'ont ni le teint basané ni les cheveux frisés. Reste donc l'usage de la Circoncision, qui faisoit juger à HERODOTE que les Colques étoient Égyptiens d'origine.

*Car, poursuit il, les Phéniciens & les Siriens de la Palestine avouent qu'ils ont pris la Circoncision des Égyptiens. Les Siriens qui habitent aujourd'hui les bords du Thermodon & du Parthénus & les Macrons leurs voisins, avouent qu'ils ont appris cet usage des Co'ques. Comme ce sont les seuls de tous les Peuples qui soient circoncis, c'est par là principalement qu'ils sont reconnus pour Égyptiens d'origine. Notre Auteur avoit encore altéré quelques endroits, on s'est contenté de les rétablir sur le texte d'HERODOTE.*

Voici donc le fort de la preuve. Les Siriens de la Palestine, c'est à dire les

Juifs, avouent qu'ils ont pris la Circoncision des Egyptiens. Si cela étoit vrai, la question seroit décidée; mais cet avcu est-il réel, est-il même possible? Quoi? Les Juifs du tems d'HERODOTE, peu après leur retour de la captivité de Babilone, auroient avoué qu'ils tenoient la Circoncision des Egyptiens, tandis que leurs Livres Sacrés leur atestoient le contraire? Ce n'est pas tout; quelques uns de ces Sy iens ou Juifs établis sur les bords du Thermodon avouent qu'ils ont appris depuis peu cet usage des Colques, au lieu de l'avoir appris de leurs Ancêtres dans la Palestine où cet usage est ancien! Sent on la contradiction? Qu'elle auroit pû être la raison de cet emprunt? On ne la comprendra jamais.

Pour sentir de quel poids est le témoignage d'HERODOTE, remontons à la source qu'il nous indique lui-même. Il tenoit des Egyptiens ce qu'il raconte des anciens Peuples; c'est sur leur autorité seule qu'il a écrit la plupart des fables dont il a farci son histoire. Frapé de quelques ressemblance entre les Colques & les Egyptiens, & sur-tout de la Circoncision qui leur étoit comune, il en demanda la raison à ces derniers: Ils ne manquèrent pas, selon leur coutume, de s'attribuer l'origine de tout & HERODOTE les crût sur

leur parole ; s'il eût daigné interroger les Juifs , ceux-ci l'auroient détrompé.

Mais, dira-t-on, HERODOTE s'apuie encore d'une autre preuve : C'est que les Colques avoient la même Langue que les Egyptiens. Cette nouvelle observation achève de démontrer la fausseté de toute cette histoire. Il est impossible qu'un Peuple transplanté à 200. lieues de l'Egypte ait conservé son même langage pendant 1200 ans. Mais come HERODOTE n'entendoit ni la Langue de la Colchide , ni celle de l'Egypte , il n'est pas surprenant qu'il se soit trompé sur leur identité. La Langue des Mingreliens , Successeurs des Colques , qui est très connue des Savans , n'a aucun rapport avec le Copte ou ancien Egyptien.

Qu'étoit ce donc que ces Colques ou ces Syriens circoncis ? C'étoit des Peuplades de Juifs chassés de la Palestine par SALMANASAR & ensuite par NABUCHODONOSOR , qui allèrent s'établir les uns sur les bords du Thermodon , les autres sur les bords du Phase ; on fait qu'il y en a qui franchirent même le Caucase & pénétrèrent jusqu'à la Chine. Leur langage, qui étoit l'Hébreu ou le Phénicien avoit beaucoup d'affinité avec l'Egyptien ; il n'en

falloit das d'avantage pour tromper **HERODOTE**.

Quand à ce qu'il ajoute, qu'il ignore si les Ethiopiens ont reçu la Circoncision des Egyptiens, ou au contraire, parce qu'elle est fort ancienne chez les uns & les autres, nous verrons que ce doute même sert à éclaircir la question & qu'**HERODOTE** ne l'avoit pas assez examinée. Il est tems de voir les raisons dont nôtre Auteur veut appuyer le récit de cet Historien.

*A qui peut on, dit-il, attribuer la Circoncision, à la Nation de qui cinq ou six autres confessent la tenir, ou à une autre Nation bien moins puissante, moins commerçante, moins guerrière, cachée dans un coin de l'Arabie Petrée, qui n'a jamais communiqué le moindre de ses usages à aucuns Peuples?* Nous avons déjà remarqué qu'il est faux que cinq ou six Nations aient confessé tenir la Circoncision des Egyptiens. **HERODOTE** n'attribue cette confession prétendue qu'aux Phéniciens & aux Siriens de la Palestine, & il est évident que ceux-ci n'auroient pû la faire sans démentir leur Religion. Selon lui, les Siriens des rives du Thermodon disoient l'avoir emprunté des Colques; mais il ne dit point que les Colques aient reconus la tenir des

Egyptiens. Les Juifs, établis à la Chine depuis un tems immémorial, ont-ils aussi apporté la Circoncision de l'Égypte? Les Ethiopiens n'avoient pas non plus qu'il l'y avoient prise, puis qu'HERODOTE convient de son ignorance sur cet article. Nous verrons bientôt qu'il est beaucoup plus probable, que les Egyptiens l'avoient reçue des Ethiopiens.

C'est une imagination bizarre de nous peindre les anciens Egyptiens come une Nation comérçante & guerrière. 1°. Notre Auteur a dit lui même le contraire à l'Art. *Apis*, & l'on fait d'ailleurs qu'ils ont été subjugués successivement par les Arabes, par les Ethiopiens, par les Perses, par les Grecs, par les Romains, par les Sarazins. 2°. Il est prouvé que les anciens Egyptiens avoient la mer en horreur, qu'ils fermoient leurs Ports aux Etrangers, que chez eux le Commerce n'étoit exercé que par les femmes, qu'ils manquoient de bois pour la construction des Vaisseaux (\*). Voilà pourquoi l'on doit regarder come fabuleux tout ce que les Egyptiens ont dit sur les prétendues Flottes de SESOSTRIS.

---

(\*) Voyés l'origine des Loix &c. Tom. II, p. 233.

Nôtre Philosophe s'évertue pour prouver que les Egyptiens n'ont pas reçu des Juifs la Circoncision ; cela est certain, & jamais on ne s'est avisé de le penser ; mais on soutient qu'ils l'ont reçue des Ismaélites : En voici les preuves. 1°. Il est constant qu'avant SESOSTRIS il a régné en Egypte des Rois Arabes, Iduméens ou Ismaélites, qui ont été nommés Rois Pasteurs ; ils descendoient d'Ismaël fils aîné d'ABRAHAM, dont la postérité a conservé l'usage de la circoncision, & l'observe encore aujourd'hui. Ils ont donc pû l'introduire en Egypte. Ainsi quand tout ce qu'HERODOTE a dit de SESOSTRIS & des Colques seroit vrai, cela ne prouveroit encore rien contre le récit des Livres saints ni contre la véritable origine de la Circoncision. 2°. Il n'est pas moins certain que ces descendans d'ISMAEL remplissoient l'Arabie & l'Idumée, qu'ils occupoient les Côtes de la Mer rouge, qu'ils se sont répandus dans toute l'Éthiopie & dans tout le reste de l'Afrique où on les trouve encore, que la haute Egypte en étoit pleine, que souvent ils ont été maîtres de l'Égypte, & lui ont donné des Rois. Ces Ethiopiens Ismaélites ont donc pû introduire en Egypte la Circoncision, sans qu'on n puisse rien conclure contre la vérité

de l'Histoire sainte. 3°. Une preuve plus positive, c'est que les Egyptiens donnoient la Circoncision, non pas come les Juifs, le 8me jour, mais come les Ismaélites la 14me année. ST. AMBROISE nous ateste ce fait, & il n'est contredit par aucun des Auteurs anciens. Il est dit dans la Genèse (\*) *qu'ISMAEL fut circoncis à l'âge de 13. ans révo'us, & ISAC au 8me jour de sa naissance*; conséquemment les descendants d'ISAC ont conservé l'usage de doner la Circoncision le 8me jour & le conservent encore: Les descendants d'Ismaël, dont l'univers est rempli, n'ont pas été moins fidèles à la doner la 14me année; JOSEPHÉ, ORIGENE, PORPHIRE, JAMBLIQUE & plusieurs autres en font les garans. Si HERODOTE avoit eû le génie observateur qu'on lui prête, il n'auroit pas manqué de faire attention, à cette diversité, qui est frappante & dont on ne trouve la vraie raison que dans les Livres saints.

C'est donc à pure perte que l'on raisonne pour montrer que les Egyptiens n'ont pas emprunté des Juifs l'usage de la Circoncision; nous le savions déjà; mais ils l'ont reçu des Ismaélites, qui ont été plusieurs fois leurs conquérans & leurs maîtres.

---

(\*) Gen. VII. v. 25. & XXI. v. 4.

Reste à examiner les raisons par lesquelles on veut prouver que les Juifs ont reçu cette même pratique des Egyptiens.

*Les Juifs*, dit notre Auteur, *avoient qu'ils demeurèrent pendant deux cents cinq ans en Egypte; ils disent qu'ils ne se firent point circoncire pendant cet espace de tems.* Si cela étoit vrai, ce seroit une preuve de plus contre notre Philosophe; mais cela est faux: Il est dit au contraire dans le Livre de JOSUE' que tous ceux qui sortirent de l'Egypte étoient circoncis (\*) & s'ils ne l'avoient pas été, ils n'auroient pas pû célébrer la Pâque (\*\*).

*Il est dit*, continue notre Auteur, *dans ce Livre de JOSUE' que les Juifs furent circoncis dans le désert; je vous ai dévoré de ce qui faisoit votre opprobre chez les Egyptiens. Or que pouvoit être cet opprobre pour des gens qui se trouvoient entre les Peuples de Phénicie, les Arabes & les Egyptiens, si ce n'est ce qui les rendoit méprisables à ces trois Nations? Comment leur ôte-t-on cet opprobre? En leur ôtant un peu de prépuce; n'est-ce pas là le sens naturel de ce passage? Non assurément, c'est tout le contraire. Je*  
vous

---

(\*) JOSUE' V. v. 5.

(\*\*) EXODE XII. v. 48.

*vous ai délivré de l'opprobre de l'Égypte.* C'est à dire de ce qui vous rendoit semblables aux Égyptiens incirconcis. Quoiqu'en puisse dire nôtre Auteur, la Circoncision n'étoit point encore en usage alors chez les Égyptiens ; il est très probable qu'elle ne s'introduisit en Égypte que très longtems après lorsque SABACOS Roi d'Éthiopie eût conquis l'Égypte. Plus de 350. ans après JOSUE', les Philistins, qui étoient une Colonie d'Égypte, sont encore apellés par les Juifs *le Peuple incirconcis.*

Admirons la supposition de nôtre Philosophe. Pendant 205. ans que les Hébreux ont demeurés en Égypte, ils ne se sont point fait circoncire, quoique les Égyptiens le fussent ; ils ont ainsi conservé pendant tout ce tems là ce qui les couvroit d'opprobre aux yeux des Égyptiens ; ils ont attendu pour s'en délivrer 40. ans après leur sortie, & il n'ont pensé à imiter les Égyptiens qu'après avoir rompu toute communication avec eux. Cela est-il concevable ? D'ailleurs il suppose encore que les Phéniciens étoient circoncis, ce qui est faux.

*La Genèse*, poursuit-il, dit qu'ABRAHAM avoit été circoncis auparavant ; mais ABRAHAM voyagea en Égypte ; il a pu y apren-

*dre cet usage.* Le même Livre qui nous apprend qu'ABRAHAM voyagea en Egypte nous apprend aussi qu'il fut le premier homme qui ait pratiqué la circoncision, qu'il l'a reçût 14. ans après son retour d'Egypte, & jamais on ne prouvera qu'elle ait été conue en Egypte avant ABRAHAM. SESOSTRIS, au règne duquel on veut la rapporter, est postérieur à ce Patriarche de plus de 400. ans.

*De plus, dit nôtre Philosophe, la Circoncision d'ABRAHAM n'eût point de suite; sa postérité ne fut circoncise que du tems de JOSUE.* Cela est évidemment faux. Il est surprenant que nôtre Auteur ignore ou feigne d'ignorer des faits, dont les moins habiles sont parfaitement instruits. On voit dans la Genèse que les fils de JACOB étoient circoncis (\*), dans l'Exode que SEPHORA femme de MOÏSE, qui n'étoit point Egyptienne, circoncit elle même son fils (\*\*); dans JOSUE', que tous les Hébreux qui étoient sortis d'Egypte étoient circoncis (†). L'usage en fut seulement interrompu pendant les 40 années que ce

(\*) Gen. XXXIV. v. 15. & 22.

(\*\*) Exod. chap. IV. v. 25.

(†) Jos. chap. VI. v. 5.

Peuple passa dans le désert ; pendant ce tems il ne célébra point la Pâque , parce qu'il ne le pouvoit pas ; avant que d'entrer dans la terre promise il falut circoncire tous ceux qui étoient nés depuis la sortie d'Égypte , afin qu'ils pussent la célébrer. Quand on veut parler d'un ton si décisif sur l'Histoire sainte , il faudroit commencer par la lire avec un peu plus d'attention.

Nôtre Auteur avance encore plus fausement , qu'avant JOSUE' , les Israélites de leur aveu même , prirent beaucoup de coutumes des Égyptiens. Jamais les Israelites n'ont fait cet aveu. L'on voit même que MOÏSE , dans la plupart de ses Loix , s'attache à prendre le contrepied des rites & des coutumes de l'Égypte. Malgré cette attention , il n'est pas surprenant qu'il se trouve encore dans la Religion Juive plusieurs cérémonies usitées chez les Égyptiens. C'étoit des pratiques universelles que l'on retrouve chez les anciens Peuples ; MOÏSE ne les avoit pas plus imitées des Égyptiens que des Chinois. L'énumération qu'en fait nôtre Philosophe est fausse ou du moins hasardée dans plusieurs articles. Jamais il ne prouvera que le sacrifice de la vache rousse , la purification avec de l'hi-

sopé, la cérémonie du Bouc émissaire ayent été usités chez les Egyptiens. Enfin il suppose contre toute vérité, que les Arabes reçurent la circoncision de l'Égypte : On n'imagineta jamais aucun motif raisonnable, qui ait pû les porter à cet usage ; c'est au contraire, les Arabes, ou plutôt les Ethiopiens, qui après avoir subjugué l'Égypte, y ont introduit cette coutume qui subsistoit parmi eux depuis ABRAHAM. Que les Egyptiens ayent copié une coutume de leurs Vainqueurs, cela se comprend ; mais que des Peuples, qui n'avoient rien à craindre ni à espérer des Egyptiens, ayent imité un rite aussi singulier que la circoncision, sans aucun motif raisonnable, on ne le concevra jamais.

*Les Egypciens, dit-on, qui dans les premiers tems circoncisoient les garçons & les filles cessèrent avec le tems de faire aux filles cette opération & enfin la restraignirent aux Prêtres, aux Astrologues & aux Prôphètes. C'est ce que CLEMENT d'Alexandrie & ORIGENE nous apprennent. On croiroit, en lisant ces paroles, que la circoncision étoit un usage général en Égypte, dans les premiers tems, c'est un fait avancé témérairement ; il n'y a aucune preuve qu'elle ait jamais été plus comune en Égypte qu'elle étoit au tems de St. CLEMENT d'Alexan-*

drie & d'ORIGENE ; le premier nous apprend (\*) que PYTHAGORE voyageant en Egypte fut obligé de se faire circoncire pour être admis aux mystères des Prêtres Egyptiens ; preuve qu'HERODOTE a très mal rencontré quand il a dit que les Egyptiens pratiquoient cette cérémonie par un motif de propreté.

Nôtre Auteur remarque lui même que les Latins , qui ont fait tant de railleries sur la circoncision des Juifs , qui ont relevé tant de superstitions & d'usages bizarres chez les Egyptiens ne leur ont jamais reproché la circoncision ; nouvelle preuve qu'elle n'a pas été une pratique populaire & comune en Egypte. Il est encore à remarquer , que tandis que les Juifs & les Ismaélites répandus dans tant de climats divers sont toujours demeurés scrupuleusement attachés à cette cérémonie , elle avoit entièrement cessé en Egypte , lorsque les Sarasins l'y ont introduite de nouveau après leur conquête. C'a donc toujours été la destinée de l'Egypte d'adopter les mœurs de ses nouveaux maîtres , & non pas de communiquer les siennes aux Nations étrangères.

G g 3

---

(\*) STROM. L. I. c. 6.

Enfin notre philosophe convient que cette cérémonie de la circoncision paroît d'abord bien étrange, & qu'il n'est pas peu embarrassé de trouver la raison qui a pu la faire pratiquer aux Egyptiens. De tout tems, dit-il, les Prêtres d'Orient se consacroient à leurs Divinités par des marques particulières.. Il y a grande aparence que les Egyptiens, qui révéroient le Phallus, & qui en portoient l'image en pompe dans leurs processions, imaginèrent d'offrir à ISIS & à OSIRIS, par qui tout s'engendroit sur la terre, une partie légère du membre par lequel ces Dieux avoient voulu que le genre humain se perpétuât.

Il est facheux que cette conjecture ne soit qu'une imagination vaine. 1°. Les mœurs des Orientaux n'ont jamais rien eu de commun avec les Egyptiens. 2°. HERODOTE, dont on nous a vanté la Sagacité, parle dans le même Livre du Phallus porté en pompe dans les mystères de BACHUS & de la Circoncision, mais il n'a insinué nulle part, que l'une & l'autre de ces cérémonies ait eu aucun rapport au culte d'ISIS & d'OSIRIS; au contraire, il prétend que la Circoncision étoit pratiquée par un motif de propreté, ou si l'on veut, comme une purification. 3°. PLUTARQUE, qui a parlé dans un si grand détail du culte d'ISIS & d'OSIRIS n'a rien dit de la

Circoncision. D'ailleurs si elle avoit fait partie du culte de ces deux Divinités, elle auroit subsisté sans doute autant que ce culte même, & c'est ce qui n'est point arrivé. 4°. Dans cette supposition comment les autres peuples, qui ne conoissoient point ISIS ni OSIRIS, qui ne leur rendoient aucun culte, auroient-ils adopté une cérémonie qui faisoit partie de ce culte? Comment les Juifs, ennemis déclarés de l'idolatrie Egyptienne, auroient-ils pratiqués un rite consacré aux Dieux de l'Égypte? Notre Auteur va donc ici directement contre son intention, & cette dernière supposition détruit toutes les autres.

C'est comparer les ténèbres à la lumière, que d'oposer les conjectures & le récit peu exact d'HERODOTE à la naration simple, claire, circonstanciée de MOÏSE. Elle nous apprend qu'ABRAHAM a reçu la Circoncision come une marque de l'Alliance que Dieu a faite avec lui, & come un gage de la fécondité prodigieuse que Dieu vouloit doner a sa postérité. Il n'avoit que deux fils, l'un est circoncis dans sa 14e. année, le second 8 jours après sa naissance. Les descendans de l'un & de l'autre continuent à porter chacun à leur manière le caractère imprimé à leur Père.

Ils s'étendent d'un bout de l'Univers à l'autre & introduisent ce signe de leur origine par tout où ils font les maîtres. Rien de si simple, mais rien de si frappant, on invite le lecteur à y réfléchir. La race d'ISAAC & celle d'ISMAEL, toujours rivales, toujours ennemies, répandues sur toute la face de la terre, attestent encore aujourd'hui à tout l'Univers leur origine commune, & la promesse faite à leur Père plus de dix huit cents ans avant J. C. Que l'on nous montre quelque chose de semblable sous le Ciel.

Nous croyons devoir avertir en finissant, que notre Auteur a emprunté les citations de cet article de la Dissertation de DOM CALMET sur la Circoncision. Il n'y a mis du sien que l'arrangement & quelques raisonnemens, dont nous avons montré la fausseté.





## L E T T R E

*De Mad. de L. à son Fils, pendant leur séjour à G\*\*\*\*\*.*

**J'**AVOIS besoin, mon Fils, d'une considération proportionnée au sacrifice que je faisois à ma santé, pour supporter l'abandon où j'allois me trouver ici; c'eût été trop de peines à la fois, que de renoncer aussi aux soins de vôtre éducation. Cependant c'est moins le desir de vous garder sous mes yeux, qui m'a engagée de vous amener à G..... que l'avantage que je me promettois de vôtre séjour dans cette République, à l'âge sur tout où les impressions nouvelles ont tant de droits sur nos ames. Je me flatois entr'autres de vous voir vivement frappé du contraste de la dissipation de PARIS, de la légéreté & du relachement de nos mœurs, qui sacrifient & pardonnent tout aux agrémens, avec la régularité d'une Ville où l'on n'a d'égarde que pour le mérite personnel, & où l'on ne peut s'écarter de la vertu, sans renoncer à l'estime & à la considération publiques.

Cette espérance soutenoit mon courage.

Si ma fanté, me disois je, me force de m'arracher à ma Mère, que mes soins ne peuvent jamais payer de sa tendresse ; si je quite pour un tems tous ceux à qui je tiens par les liens du sang & de l'amitié, mon Fils me tiendra lieu de tout ; ses progrès répondront à mes efforts, & sa conduite me rendra mon exil agréable. Le peu d'empressement qu'il a montré jusqu'à présent à se corriger de ses défauts, ne m'allarmera plus longtems. A. G... il verra des modèles & des exemples de toute espèce ; ils feront leur effet sur son cœur. Le tableau touchant d'une vie honête sera toujours sous ses yeux ; il apprendra à mettre un juste prix à la régularité des mœurs, au mérite personnel, aux talens utiles.

Après une si vive peinture des avantages que vous devez retirer de ce voyage, après de si douces espérances, sur lesquelles je fondois en partie le succès de ma guérison, jugez, mon Fils, si j'ai pu n'être pas sensiblement affligée, en vous voyant au contraire, redoubler ici de vanité, d'orgueil, & de sote importance, & de vous oublier au point de vous révolter de nos avis, & d'oser placer le dédain, où vous deviez mettre le plus profond respect & la plus tendre reconnoissance. Depuis cinq mois, que nous sommes ici, vous avez eu

tout le tems de vous recueillir, de regarder autour de vous, de voir & de comparer. Est-ce la faute de vôtre esprit ou celle de vôtre cœur, si vous n'avez tiré aucun fruit des exemples que vous avez sous les yeux? Je voudrois bien suspendre une décision si cruelle, & mettre encore tout sur le compte de vôtre légèreté; mais il est tems de vous ramener à vous même & de vous faire faire de sérieuses réflexions.

Je vous pardonnois à Paris les fotes préventions que les idées de richesse & de fortune vous avoient mis dans la tête. Témoin du luxe funeste, qui nous fait lutter les uns contre les autres, non pour des préférences glorieuses & réelles, mais en dépenses, en prodigalités & en magnificences déplacées, il pourroit être permis à un jeune home sans réflexion & sans expérience, de se méprendre sur le prix de ces choses, & de regarder come fort désirable, ce qui dans le fond n'est que dangereux & futile; mais j'avois assez bone opinion de vôtre esprit, pour croire, que transplanté dans un monde où il est plus souvent question de vertu & de mérite, que de spectacles & de brillans équipages, vous apren.driez à vous défaire de toutes ces idées fausses, à aimer vos devoirs, plus

que vos plaisirs, & à préférer la vérité aux illusions de l'enfance.

Je n'exigeois pas de vous des réflexions au dessus de votre âge ; mais je devois espérer que les idées qui sont ici dans la tête de tous les jeunes gens, vous seroient bientôt familières ; que vous sentiriez par exemple avec eux, qu'un home est mieux loué par sa personne que par son habit & par son équipage ; qu'un sot galonné n'est jamais qu'un sot, plus insupportable seulement qu'un autre, parce que celui qui est dans la foule, est du moins ignoré, au lieu que l'autre étale ses ridicules, & choque par ses travers les yeux de tous les gens sensés. Avec un peu d'attention, vous auriez appris de ces camarades, que l'espèce d'hommage qu'on rend aux richesses & à la fortune, ne peut satisfaire une ame généreuse, & que le mérite seul s'attire les véritables égards ; la candeur & la simplicité des mœurs de G... le respect domestique & public, si bien conservés, la bonté & l'autorité des Pères, la soumission des Enfans vous auroient touchés ; pénétré des mêmes sentimens, vous auriez mieux répondu à ma tendresse.

Il faut que vous ayez l'ame peu sensible, ou du moins un esprit très borné, pour n'avoir tiré aucun fruit de ce spec-

tacle. V<sup>o</sup>tre début promettoit mieux ; j'o-  
fois m'attendre à une révolution totale dans  
vos idées. A Paris vous n'aviez s<sup>u</sup> remar-  
quer que la richesse & l'élégance des ha-  
bits, la magnificence des équipages & au-  
tres choses aussi frivoles : Ici la simplicité  
des mœurs, la modestie des habits fixé-  
rent vos premiers regards. Frapé de l'air  
d'un Magistrat vénérable, que vous vites  
dans les rues à pied, sans appareil, sans  
suite, vous voulutes lui rendre vos ho-  
mages, & v<sup>o</sup>tre surprise fut bien plus  
grande de le trouver à un troisiéme éta-  
ge, seul, sans domestique, dans un apar-  
tement sans tapisserie, éclairé par la lu-  
mière foible & tremblante d'une lampe,  
entouré seulement de ses vertus & de l'a-  
mour de ses Concitoyens, décoration plus  
recomandable que le luxe & la richesse de  
nos meubles, & ce nombreux & pitoya-  
ble cortége de nos valets, qui ne sont  
chez ceux qui osent en tirer vanité, que  
l'afiche de leur petitesse & de leur sottise.

Après vous avoir v<sup>u</sup> touché d'un tel  
spectacle, j'avois droit d'espérer un grand  
changement dans vos idées, & je ne  
devois pas craindre de vous voir exposé à  
la risée de la jeunesse de G... par v<sup>o</sup>tre  
sot orgueil & par cette plate présomption,  
que vous avez e<sup>u</sup> la maladresse de leur

montrer. Il ne vous manque plus, pour être complètement ridicule, que de paroître galonné au milieu de vos camarades. Ces jeunes gens tous parés & glorieux de la réputation & des vertus de leurs Pères, ne vous voyant d'autre mérite que celui de vos habits, seront tous prêts à vous vouer sans retour un mépris, que vos maximes & votre conduite ne commencent que trop à vous attirer.

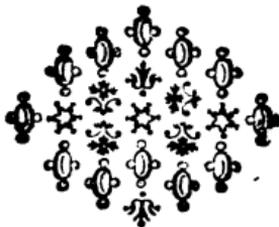
Mais dites moi, je vous prie, sur quoi vous fondez la bonne opinion que vous avez de vous même? Si vous aviez un nom, votre sotte pourroit mériter quelque indulgence; le préjugé de notre Nation autorise du moins un homme de qualité à se placer dans la Classe des Citoyens les plus distingués, & à prétendre par son rang à des égards qu'il ne peut exiger à de meilleurs titres; mais vous, vous êtes un homme sans naissance, & ne pouvez mériter le suffrage du public, que par vos efforts & par vos succès. Si la situation de votre Père lui permet de vous procurer une éducation convenable, vous devez savoir aussi, que rien n'est moins assuré que votre fortune; il y a même à parier, que si vous ne répondez pas mieux à nos soins, & si vous ne travaillez de toutes vos forces à aquerir des talens uti-

les & honêtes, vous passerez votre vie dans le besoin, come vous la passerez sûrement dans le mépris. Je fais combien ces idées sont loin de votre tête & quelles sont vos chimères sur la fortune que vous vous flatez de posséder un jour; mais je prens date aujourd'hui & je vous déclare, que vous vous abusez & que vous vous ressouviendrez un jour, malheureusement trop tard, de la prédiction que je viens de vous faire. Je ne vous parle point de l'égarement ou vous êtes tombé, & qui vous a fait manquer à un home, qui devroit recevoir tous les jours de la vie des preuves de votre respect & de votre reconnaissance; je ne puis penser sans indignation, à ce qui vous est arrivé à cet égard. Ne m'est-il donc pas assez cruel de vous voir encore si sot, & faut-il aussi soupçonner votre cœur.

Je dois du moins renoncer aux espérances que j'avois fondées sur vous; j'ai trop remarqué combien votre envie de me plaire est médiocre, ou tout au plus momentanée, & combien vous vous souciez peu de contribuer au rétablissement de ma santé par votre conduite. Sans retour sur moi, j'ai dû vous avertir des malheurs que vous vous préparez; tous mes vœux tenoient à vous voir un jour, au milieu de

la corruption publique, distingué par vos vertus ; il n'y faut plus compter, & je dois m'attendre à vous trouver dans la foule de ces ames comúnes, qui entraínées par le torrent de la mode dans les travers & les vices d'une jeunesse dépravée, ne servent qu'à rendre par leur avilissement & par leur misère, le spectacle de la vertu plus intéressant & plus auguste, car l'homme de bien ne craint ni renversement de fortune, ni intrigue, ni cabale ; il triomphe des revers passagers de la vie ; il trouve dans son cœur son bonheur & sa récompense.

Je suis &c.



---



---

 ESSAI SUR L'ÉDUCATION.

*Sapientia fructum*

*Producit vitæ ; fert ipsa scientia florem ;*

*Prodest illa , sed hæc ornat.*

**O**N a beaucoup travaillé sur l'éducation ; l'on a donné sur ce sujet d'excellens traités ; malgré cela, cette importante matière n'est peut être pas épuisée ; l'on ne faudroit trop y insister, parce que de là dépend le bonheur des particuliers & le bien de la Société.

Un défaut assés général dans lequel on tombe à l'égard de l'éducation, c'est que l'on presse trop les études des enfans ; on veut qu'ils soient savans avant que d'être raisonnables ; au lieu de se borner à cultiver de bone heure leur raison & à leur former le goût, on les acable de rudimens & de préceptes ; on comence ainti à leur faire hair l'étude, qu'on devoit leur faire aimer ; dans un âge plus avancé, ils ont même de la peine à revenir de cet éloignement. Aussi le célèbre PERROT D'ABLANCOURT nous apprend il, qu'il ne pût

pendant long-tems se résoudre à lire CÉCERON ou VIRGILE, parce qu'il ne les confideroit que come des Auteurs classiques, dont l'étude l'avoit extrêmement fatigué. Un enfant est-il en état de distinguer le caractère, le différent génie, & les beautés de chaque langue? Si on veut le forcer à en charger sa mémoire, n'est-il pas à craindre qu'il ne confonde le tour & la manière qui leur sont propres, & qu'il n'en parle bien aucune? Un enfant a d'ailleurs le cerveau trop foible & trop délicat, pour être capable d'une application longue & soutenue; une tension trop forte peut nuire extrêmement à sa santé. Aussi a-t on remarqué, que la plupart des enfans qui se sont distingués par l'étendue de leurs conoissances, étoient d'un tempéramment foible, & sont morts jeunes. Ce sont, en quelque manière, des plantes que l'on a voulu forcer à porter des fruits, avant leur saison, & qui sont bientôt séchées. En général, une étude trop poussée & trop suivie, engourdit l'esprit des jeunes gens, leur fait contracter une humeur sombre & mélancolique, & leur ôte souvent ce feu & cette fleur qui sont le prix & l'agrément de la jeunesse.

N'exigeons pas des enfans, qu'ils soient

tout à coup des homes faits ; l'esprit se fortifie ordinairement avec le corps ; on est souvent étonné qu'un enfant, dont on n'espéroit rien à un certain âge, & qui demeueroit fort loin derrière ses compagnons, les devance ensuite, & marche si vite qu'ils ne peuvent le suivre. M. DE FONTENELLE nous dit, que le Marquis DE L'HÔPITAL eût beaucoup de peine d'apprendre la langue Latine, & que dans sa première jeunesse, il passoit pour un esprit pesant, incapable de l'étude des Sciences ; chacun fait cependant jusques où il poussa celle de la Géométrie, dont il fit, pour ainsi dire, une Science toute nouvelle (\*).

Ceci nous conduit à une réflexion qui se présente naturellement, c'est que rien n'est plus important, que de consulter de bonne heure le génie & les inclinations d'un enfant ; examinons avec attention pour quelle Science, pour quel Art, il a le plus de goût & de disposition, ( toutes les Sciences, tous les Arts, sont presque également utiles, lorsqu'ils sont bien exercés, ) tournons le ensuite principalement

H h 2

---

(\*) Il perfectionna l'importante découverte des *infimements petits*, ou du calcul différentiel, & a partagé ainsi la gloire de cette invention avec les NEWTONS & les LEIBNITZ.

de ce côté là ; appliquez nous à lui donner par degré tous les secours & tous les principes qui lui sont le plus nécessaires ; instruisons-le avec clarté , & avec précision ; faisons lui connoître le prix & l'étendue de la science qu'il a lui même choisie pour l'objet de ses études ; il ira loin pour peu qu'on lui aide ; la Nature , quelque habile qu'elle soit , ne méprise pas le secours de l'Art.

On voit par là , que l'éducation qu'on donne aux jeunes gens ne doit rien avoir de trop gêné & de trop sévère : Il faut qu'un Précepteur sache se plier au goût , aux divers caractères , & à l'humeur de ses Disciples ; qu'il sache développer leurs talens , & rendre leurs devoirs aisés & agréables , par des éloges bien placés & proportionnés à leur application & à leur travail. Cela demande un art & des soins , dont peu de personnes sont capables , & c'est en quoi M. DE FENELON excelloit ; nous ne saurions mieux faire que d'exposer les leçons d'un si grand Maître. Il ne s'affujettissoit point à des règles fixes & générales ; il savoit les varier selon les personnes & les circonstances ; il croyoit qu'il falloit se contenter d'exciter la curiosité des enfans ; à table , au jeu , à la promenade , dans les entretiens , on tournoit tout

en instruction: Par des traits qui paroissent se présenter d'eux mêmes, & des tours ingénieux, on leur inspiroit les sentimens les plus nobles & le goût de la vertu; on les instruisoit par là insensiblement, lorsqu'ils ne pensoient qu'à se divertir. Les études les plus sérieuses devenoient un amusement; une conversation faite exprès, donoit occasion à la lecture d'une histoire, à l'examen d'une carte, à des raisonnemens à la portée de leur âge. Les thèmes étoient toujours des instructions solides; une Histoire leur enseignoit les faits principaux de l'antiquité, ou du siècle moderne; un Dialogue leur faisoit conoitre le caractère des grands homes de tous les tems, & le prix de la vertu. On ne leur proposoit jamais que de bons modèles, on leur aprenoit en quoi ils s'étoient distingués, & la route qu'ils avoient prise pour parvenir à leur but; on excitoit par là leur émulation, & on les enflamoit, pour ainsi dire, du desir de leur ressembler.

M. DE FENELON ne se bornoit pas à éclairer l'esprit de ses élèves, il s'appliquoit encore à former leur cœur, & à régler leurs inclinations; l'humour l'impétuosité, la hauteur étoient réprimées, tan-

tôt par un air triste, répandu sur tous les visages, tantôt par des railleries fines & délicates; quelquefois on faisoit sentir les dangers des excès & des passions, en les montrant chez autrui, ou en les présentant sous l'écorce d'une fable; quand on avoit lieu d'être mécontent du jeune homme, nul ne le soutenoit; mêmes discours, mêmes principes, même conduite; il ne trouvoit d'azile que dans sa docilité, & dans l'accomplissement de ses devoirs.

Quelques soins que se donent des Précepteurs ou des Gouverneurs, pour l'éducation des enfans, leurs pères ne doivent pas s'en reposer entièrement sur eux; ils y sont principalement intéressés; leur fortune, leur honneur & très souvent celui de leur postérité en dépendent. Chacun sait qu'il ne faut qu'un enfant mal élevé pour ruiner entièrement son père, & pour répandre sur lui, & sur ses descendans, la honte & l'infamie, qui sont la peine des mœurs dépravées & des mauvaises actions. Quel honneur & quels avantages au contraire un père ne tire-t-il pas de l'éducation d'un fils, qui se distingue par ses lumières & par sa probité! Il est son apui dans sa vieillesse, & le soutien de sa famille; il le soulage du fardeau des faires domestiques, il le console dans ses

afflictions, & lui rend la prospérité plus agréable, par le plaisir qu'il sent à la partager avec un fils digne de son estime & de toute son affection: La bone éducation se perpétue, pour ainsi dire, de génération en génération; un fils bien élevé, sert à son tour d'exemple & de modèle à ses enfans; il leur comunique ses connoissances & ses vertus; héritage plus précieux que des richesses immenses & que des titres fastueux. Aussi les plus grands homes n'ont-ils pas dédaigné d'être eux-mêmes les Maitres & les Gouverneurs de leurs enfans: Cette occupation, en éfet, n'est pas au dessous de l'esprit le plus élevé; CORNELIE, mère des GRACQUES, avoit dirigé elle-même leur éducation; le Prince de CONDE' se faisoit rendre compte régulièrement des études de son fils; le fameux PASCAL, ce grand génie, n'eût point d'autre Précepteur que son propre père.

Come les enfans apartiennent moins à leurs parens qu'à la République, je souhaiterois encore, que ceux qui en sont les chefs, veillassent d'une manière particulière à leur éducation. A Lacédémone ils étoient élevés en comun & sous les yeux des Supérieurs, qui tenoient un juste

milieu entre une sévérité excessive, & une indulgence outrée : Là, on les acoutumoit à s'aimer réciproquement, & on leur inspiroit un esprit d'égalité ; on aprenoit aux uns à comander sans faste & sans orgueil, & aux autres à obéir sans bassesse & sans murmure. On les déroboit ainsi de bone heure aux vices & aux passions, que l'exemple des parens peuvent occasioner, ou qu'une aveugle tendresse ne tolère que trop souvent.

Les enfans sont l'espérance & la force de l'état ; il n'est plus tems de les corriger, quand ils sont corrompus ; c'est dans la fleur qu'il faut préparer les fruits ; il faut élever les enfans dans le mépris de la douleur, de la mort ; il faut les acoutumer à se passer des richesses, & à fouler aux pieds les honteux plaisirs ; il faut les acoutumer à être propres sans magnificence, & rangés dans toutes leurs occupations ; il faut leur faire regarder l'injustice, l'ingratitude, le mensonge, & la mollesse, come des vices infames, qui dégradent & qui avilissent l'home ; il faut leur aprendre, dès leurs plus tendre enfance, à aimer la vérité, & à se plaire à une vie sobre & laborieuse. Il faut leur aprendre à mettre l'honneur dans la pratique de la vertu, à craindre moins les tourmens que

le reproche de leur conscience, & à être équitables pour tous les homes, même à l'égard de leurs plus cruels ennemis.

Le travail & la frugalité nous garantissent ordinairement des maladies & de la misère ; mais quand on a le malheur d'y être exposé, on n'en est point acablé ; parce qu'on trouve chez soi de grandes ressources, dans la patience, dans la résignation à la Providence, dans la paix de la conscience, & dans cette fermeté d'ame, qui nous met au dessus des événemens les plus facheux.

Des enfans, élevés de cette manière, feront un jour le bonheur de la Société, dans laquelle ils vivront ; ils y feront fleurir l'ordre, les Arts & les Sciences, qui sont les soutiens & la gloire d'un Etat ; ils établiront entr'eux une confiance mutuelle, & leur crédit chez l'étranger sera d'autant plus durable, qu'il sera apuié sur une probité sincère & éclairée.

On conçoit aisément, que les lumières & les qualités morales, dont nous venons de parler, doivent toutes être fondées sur la Religion, ou concourir du moins avec elle, à former un honnête home, un bon Citoyen, un bon Chrétien. Sans elle nos plus belles connoissances ne sont qu'une vaine lueur, ou un aliment à la curiosité

& à l'orgueil; fans elle, nos plus belles qualités morales ne font que le fruit de l'habitude, ou d'un heureux tempérament, & s'altèrent ordinairement avec lui: Come elles manquent d'apui folide, le moindre choc les ébranle; l'intèrèt & les paffions ne les détruiſent que trop ſouvent. Les Loix même manquent de force fans la Réligion: Elles ont beſoin d'un Légiflateur ſuprême, qui étende ſon empire juſques ſur le cœur, qui puiſſe intimider les coupables, ou celui qui auroit quelque penchant à le devenir; il faut qu'il redoute ſes jugemens, juſques dans l'ombre, dans l'obſcurité de la nuit; fans cela, le crime n'auroit à ſe défendre que des yeux des homes & des regards des témoins; il n'auroit qu'à ſe mettre à couvert du glaive des Juges de la terre: La foible & timide innocence ſeroit expoſée à tous les traits, qu'on pourroit lancer dans le ſilence & dans le ſecret. La Réligion, enfin, done aux Loix une force & une efficace, qu'elles ne tirent point d'elles mêmes, & qui établiffent dans la Société l'ordre, la paix, & la ſureté.

Je ne me ſuis pas propoſé d'entrer ici dans un grand détail, ſur tous les avantages, que procure une bone éducation; elle inſue d'une manière très ſenſible, &

sur notre goût , & sur nos mœurs , & sur notre créance : Une personne , qui , dès l'enfance , ne verra ni n'entendra rien que de bon , se fera une douce habitude de la vérité & de la vertu ; elle aura même un secret éloignement pour tout ce qui sera opposé aux grands principes & aux sages maximes , qu'elle aura sucés avec le lait , & qui lui serviront de règle dans ses jugemens : Une personne bien élevée a une finesse de goût & une justesse de sentiment , qui lui fait discerner , presque sans examen , ce qui est bon , de ce qui est mauvais ; juge-t-elle d'un ouvrage , elle dédaigne tout ce qui n'a qu'un faux brillant , tout ce qui est opposé à cette noble simplicité , qui en doit faire le caractère : Eclairée dans sa Religion , les sophismes de l'erreur , ou les doutes de l'incrédule ne font point capables de l'ébranler ; elle ne fera jamais le jouet de ces vains fantômes , de ces terreurs paniques , qui jettent le trouble & l'épouvante dans des âmes foibles & superstitieuses : Enfin , une bonne éducation est une teinture précieuse , qui se conserve jusques dans la vieillesse la plus reculée : Avec son secours , nous ne croirons rien que de juste ; nos actions seront aussi réglées que nos sentimens seront purs.

Je finirai ces réflexions par celle-ci ; si nos yeux sont charmés du magnifique spectacle que présente, dans le Printems, un verger couvert de fleurs, ils ne le sont pas moins, lorsque dans l'Autone, ces fleurs sont changées en fruits délicieux : La jeunesse de la vie est nôtre Printems ; nous ne pouvons donner alors que des espérances ; fleurs tendres & délicates, que les passions flétrissent souvent. Mais si elles peuvent résister aux vents & à la gelée, quels fruits ne donnent-elles pas dans l'Été ou dans l'Autone, faisons où ils ont acquis leur éclat & leur maturité ? Les fruits de l'homme, ce sont ses vertus ; rien n'est plus digne de lui, que de les produire : Y manquer, c'est manquer à l'ordre & à sa véritable destination.

\* \* \*

\* \*

\*  
(



FOIBLESSE de l'Homme & grandeur de  
D I E U.

**A**u milieu des honneurs que convoite l'envie ,  
L'Homme peut éprouver les caprices du sort ;  
CRÉSUS fut heureux dans sa vie ,  
Et très malheureux à sa mort.

L'Homme aveugle en ses vœux fait il ce qu'il desire !  
Pour lui la vie est un delire ,  
Un songe mêle de tourment ,  
Et son réveil ne dure qu'un moment.

L'Homme à peine est il né qu'il gemit & soupire :  
Il ne poursuit jamais que l'ombre du bonheur,  
Il comence à mourir au moment qu'il respire  
Ses plus beaux jours passent come une fleur.  
Dans ses projets que de grandeur !  
Mais dans ses mœurs que de bassesse !

Il est un composé de force & de foiblesse ,  
Il voit la vérité , mais succombe à l'erreur ,  
Qui le seduit avec adresse.

En vain des passions qui l'affiegent sans cesse ,  
L'Homme veut éviter le charme séducteur ,  
Et respecter la voix de la sagesse ,  
Comment luter contre son propre cœur ?  
De ses sens ébranlés la dangereuse yvresse .

Lui présente un plaisir flatteur  
 Dans une coupe enchanteresse ;  
 Et cette fumeuse liqueur  
**Excite dans son sang le trouble & la douleur ,**  
 Qui le déchire & qui le blesse.  
 Ainsi l'on voit un Voyageur ,  
 Qui dans l'obscurité s'égare ,  
**Suivre d'un pas tremblant cette fausse lueur ,**  
 Qui de son guide le sépare ,  
 Et l'éloigne du but où tendoit son ardeur.  
 L'Homme foible dès sa naissance ,  
**N'obtient que par ses pleurs un secours dangereux ;**  
 Et l'on prolonge son enfance  
 Par des châtimens ou des jeux.  
 Jeune , la volupté corrompt son innocence ,  
 Elle sème de fleurs la route qu'il comence  
 Qui lui cachent l'abîme affreux  
 Où le plonge son imprudence ;  
**A l'humble vérité l'on impose silence**  
 L'erreur , d'un voile ténébreux ,  
 Des vertus ternit l'excellence ;  
 Et la sophistique éloquence  
 Prête au faux un éclat pompeux.  
**Dans un âge plus mûr rongé par l'avarice**  
 Pour gagner il n'épargne rien :  
 Mais ce desir fait son supplice  
**Il accroît ses travaux en grossissant son bien.**  
 Jouet de l'ambition il aspire à la gloire

De parvenir aux dignités ;

Il veut placer son nom au Temple de mémoire ;

Mais dupe de ces vanités,

Bien loin de briller dans l'histoire

Du faite des grandeurs il est précipité,

Son nom se perd dans la nuit noire

Où s'abîme l'Eternité.

L'homme se flatte t il de quelque expérience ,

De raison & de liberté ;

Il jouit peu long tems de la prospérité

Ouvrage de sa prévoyance;

Des revers imprévus confondent sa prudence ;

Et dans ses projets arrêté

Il ne voit que son ignorance.

Enfin , lors que les ans ont blanchi ses cheveux

Son esprit tombe en décadence ,

La scène se ferme à ses yeux.

Tout passe , tout finit & la mort qui s'avance

Nous montre la fragilité

De ces biens dont la jouissance

Flatoit trop nôtre vanité ;

Mais elle donne l'espérance ,

D'une heureuse immortalité.

L'Eternel des mortels fait la félicité ,

Lui seul doit être respecté :

Nous devons célébrer sa suprême puissance ;

Cet Univers lui doit son ordre & sa beauté ;

A tout Etre sa voix a doné la naissance.

Il en règle les rangs & la diversité

Les progrès & la décadence ;

Il est , il fut , il a toujours été.

Il remplit l'Univers de son immensité.

Il forma l'Homme de la poudre ;

Mais d'un mot il peut le dissoudre.

Les Loix qu'il lui dona prouvent son équité ,

Et manifestent sa bonté

Dieu de tous les mortels soulage la misère ;

Il les gouverne moins en Juge qu'en bon Père.

Son œil toujours ouvert veille sur les Etats :

Il élève ou détruit les plus grands Potentats.

Malgré leurs vains efforts s'j. ste Providence ,

Fait leur prospérité , cause leur décadence

Mais les ressorts qu'il meut , il les cache à nos yeux :

Gardons nous d'y porter un regard audacieux ;

Attendons que sa voix nous guide & nous éclaire :

L'Eternel a parlé , c'est à l'Homme à se taire.

Tout s'écoule & subit des changemens divers ;

Mais sa puissante main soutient cet Univers.

Il ne permit jamais que la noire injustice

Du monde qu'il créa détruisit l'édifice.

Enemi des Hébreux , l'impie ANTIOCHUS

En les persécutant crut les avoir vaincus.

Le sage SIMON dissipe la tempête ;

Le Titan vit tomber la foudre sur sa tête.

La voix de l'Eternel décide des combats.

Il tient seul dans ses mains la vie ou le trépas.

DAVID de GOLIAT réprime la furie ;

CROMWEL ôte à son Roi la Courone & la vie.

Des volontés du Ciel futiles instrumens.

Il agit par leurs bras dans ces événemens.

Tout Etre est fugitif, Dieu seul est immuable,

Les Cieux font ébranlés par sa voix redoutable.

Qui peut du Créateur limiter le pouvoir ?

Pour nous anéantir il n'a qu'à le vouloir.

Les mortels ne font que paroître

Plus légers qu'un fêtu par le vent emporté,

Au moment qu'ils ont cessé d'être

On ne se souvient plus qu'ils aient existé.

Hélas ! l'Homme sans Dieu n'est qu'erreur & foiblesse,

Il péche, se repend, & retombe sans cesse :

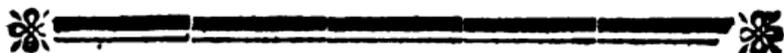
La Raison veut en vain lui prêter son flambeau,

Il ne voit les objets qu'à travers un bandeau.

Le doute le poursuit, dans son ardeur extrême,

Il veut conoître tout & s'ignore lui même.

G E N E V E.



## S I D N E Y.

## A N E C D O T E A N G L O I S E.

QUELLE est donc la triste condition de l'homme ? Il est environé d'Etres sensibles & périssables come lui. Un instinct puissant & secret le porte vers eux. Né dans la société, il sent que son cœur à besoin d'elle. S'il ose fuir ses semblables, il est malheureux & coupable à la fois. S'il se livre aux douceurs de la vie civile, il s'expose à mille dangers. L'amitié le trahit souvent, l'amour le désespère, ou la mort vient tout à coup briser des liens chéris. Avec une ame noble, simple & vraie, on est presque toujours à plaindre.

Vous ne devineriez pas qui pouvoit faire de pareilles réflexions ? C'étoit le jeune Lord SIDNEY. Né à Londres avec une fortune brillante, & des qualités aimables, ses mœurs étoient douces, quoi-qu'austères, & sa figure faisoit tourner la tête aux femmes. Son air sérieux le rendit plus intéressant. On ne pouvoit voir sans surprise & sans émotion, cette fleur de jeunesse embélir une raison prématurée ; car

il n'avoit pas vingt ans , & l'on ne parloit à Londres que du sage & beau SIDNEY.

Il cherchoit souvent la solitude. Il aimoit la chasse & les plaisirs champêtres. Un jour, à trois mille de Londres, excédé de fatigue & de chaleur, il erroit sur les bords de la Tamise, lorsqu'il découvrit une petite maison isolée & couverte d'un bouquet d'arbres qui l'ombrageoit. Le jeune Lord eut envie d'y entrer pour se reposer. Il jugea qu'elle étoit habitée par des Villageois, & il préféroit leur naïve franchise à l'empressement trompeur des gens du monde. Quelle fut la surprise de SIDNEY de trouver dans cette humble retraite, dont la porte étoit ouverte, les meubles de la philosophie & des beaux arts ! Des livres de morale, des instrumens de géométrie, & quelques uns de musique. Du reste, une extrême simplicité ; la propreté seule ornoit cet azile solitaire. SIDNEY sort, impatient de trouver le maître du logis. Il fait le tour de la cabane, il parcourt des allées irrégulières de jeunes ormeaux, d'où l'on découvroit la mer & la campagne la plus riante. Il aperçoit enfin un Vieillard encore frais, dont l'aspect inspiroit la vénération. Il se promenoit lentement. Une forte im-

pression de tristesse alteroit la beauté sévère de ses traits , & laissoit voir l'empreinte d'une ame sensible & profondément affectée. Le jeune Lord l'aborde avec toutes les marques du respect , & le Vieillard ne pût se défendre d'une prévention favorable à SIDNEY. Jeune inconnu, lui dit-il, que cherchez vous ici ? Le repos, sans doute, & la fraîcheur, après un violent exercice. Vous voyez ma demeure, il ne tient qu'à vous d'y entrer. Venez & disposez de moi.

Ils entrent. SIDNEY, ravi de plaisir & d'admiration, parla ainsi à cet homme extraordinaire. J'ai déjà visité votre habitation. Je ne comptois pas rencontrer un Sage en ce désert ; mais souffrez que je vous le demande, pourquoi ces nuages à travers la sérénité de votre ame ? Daignerez vous m'apprendre à qui je dois un accueil si flatteur ? Peut être ne suis-je pas indigne de votre confiance. Je fais du moins respecter votre âge & votre vertu.

Hélas ! répondit le Vieillard, ce que je vais vous raconter pourra vous instruire, & ce motif me détermine autant que la sensibilité que vous m'inspirez. D'ailleurs, dans l'excès de mon affliction, je saisis avidement la moindre lueur d'espérance. Puissiez vous ne pas démentir la bonne opinion que j'ai conçue de vous ! Vous pouvez peut-

être terminer mes maux. Que fais je ? L'extrême infortune touche quelquefois au bonheur, & la Providence peut vous conduire ici pour m'être utile. Quoi qu'il en soit, profitez de mes disgraces : Votre ame ne fait que comencer à se développer. Apprenez de mes malheurs, à comander à vos affections les plus pures, à les subordonner à l'amour que vous devez au grand Etre ; car rien n'est durable ici bas.

J'avois à peu près votre âge, lorsque je vis MISS MURRAY. Elle étoit belle & vertueuse, née come moi dans la médiocrité, mais d'une famille noble ainsi que la mienne. Je l'aimai éperduement, & je fûs lui plaire. Ne vous atendez pas ici à des événemens extraordinaires. Nos fortunes étoient égales. Nos amours ne trouvèrent point d'obstacles, & n'en furent que plus constans. La conformité de nos mœurs & de nos sentimens, le même goût pour la vertu nous unirent à jamais. Le Ciel bénit nôtre mariage. Ma chère MURRAY me dona deux fils & une fille. Mes fils servirent come moi avec distinction dans les dernières guerres, & furent la gloire & la consolation de leurs parens. Ma fille ne nous fut pas moins chère par son excellent naturel. Croiriez vous, aimable

inconnu, que je dusse éprouver la plus affreuse destinée? Tant de prospérités s'écoulaient comme un songe, & je suis un exemple déplorable de l'instabilité des choses humaines. Jugez si vous pouvez prétendre à mon estime; je me fais violence, & j'aime néanmoins à me retracer auprès de vous des souvenirs cruels! Mes deux fils moururent presque en même tems d'une maladie violente; & pour comble d'infortunes, ma chère & tendre MURRAY ne tarda pas à les suivre. Tous périrent dans mes bras.

Tant de revers m'acablèrent. Je fus long tems incapable de songer à l'éducation de ma fille, reste unique & précieux de ce que j'avois de plus cher au monde....

Mais, que dis-je, malheureux que je suis!... Je vais vous étonner, mon jeune ami. Je devois souffrir davantage encore, & le comble du désespoir m'étoit réservé. SIDNEY, très affecté, conjuroit le Vieillard d'interrompre un si triste récit. Non, mon enfant, dit il, vous me plaindrez, sans doute, & je ne dois vous rien cacher. Vous vivez à Londres, vous saurez peut-être quel est le sort d'un objet infortuné... Hélas! elle me consolait, & sa mère sembloit revivre pour moi.... Quoi! s'écria SIDNEY, quel vous auriez aussi perdu

cette aimable fille ? Et par quelle fatalité ?...  
O sort ! quels coups réserves-tu donc aux  
méchans ?

Mon enfant, n'acusons point la Providence, reprend le Vieillard très ému. Je començois à supporter mes maux, & je faisois tous les jours le sacrifice de ma femme & de mes fils. Je me retirai dans ce séjour tranquile. L'étude & quelques talens agréables, une vie obscure, mais libre & douce, començoient à tempérer l'amertume de mes douleurs. Le malheur & la perversité des homes, m'ont poursuivi jusqu'en ces lieux. Ma sœur, qui demeure dans le voisinage, & qui m'avoit demandé SOPHIE, vint me voir à l'ordinaire, il y a trois semaines. Elle étoit seule, & je fus allarmé. Une légère indisposition avoit retenu ma fille au logis. Ma sœur, à son retour, ne la retrouva plus chez elle. Tout ce que nous pûmes apprendre d'une seule femme à qui ma sœur l'avoit confiée, c'est que cette domestique, dont la fidélité nous étoit connue, ayant été obligée de sortir un instant, elle avoit entendu le bruit d'une chaise de poste, qui sembloit sortir de la maison. Elle y courut, vit en effet la chaise qui s'éloignoit avec rapidité, & chercha vainement ma chère SOPHIE. Jugez

de l'horreur de notre situation ! J'ai fait jusqu'à présent des recherches inutiles. Grand Dieu ! l'ai-je perdue pour jamais , & ne permettra tu pas que je découvre son infame ravisseur ? O mon jeune ami ! Je ne conois plus le repos ; le jour , come la nuit , n'ofre à mes yeux que les plus funestes images. Je ne puis pourtant renoncer à l'efpoir qui me flate. Ah ! si vous aimez la vertu , vous m'aidez fans doute par vous même , ou par vos amis , dans la recherche du feul bien qui me fait tenir à la vie.

SIDNEY ne lui répondit que par fes larmes. Je vous quite avec regret , lui dit-il ; mais j'ofe efperer que le Ciel fécondera mes foins. Je tiens à des perfonnes en crédit , & je m'en félicite , puisque par leur moyen je puis concevoir l'efperance de mettre fin à vos douleurs.

Milord \*\*\* étoit l'Oncle maternel de SIDNEY , & l'aimoit beaucoup. Ce jeune homme ardent & vertueux fit le tableau le plus touchant & la plus pathétique des infortunes & de l'affliction du Vieillard. Mon Oncle , difoit-il , c'eft un Citoyen respectable qui reclame vôtre autorité ; c'eft un Père de famille qui a fervi l'Etat par lui même & par fes fils ; il eft plus recommandable encore par fes vertus , que par

son nom. Il lui restoit une fille, seul appui de sa triste & languissante vieillesse ; un homme vil ose l'en priver indignement. & porter la mort dans le cœur du plus digne & du plus tendre des pères. Ainsi donc l'honneur même est maintenant à la merci de la brutalité, & le plus sanglant outrage pouroit demeurer impuni ? Vous ne le souffrez pas, Milord ; votre équité, votre humanité, la noblesse de votre caractère répareront cette horrible injustice.... Milord \*\*\* changeoit de visage. Il garda long tems un morne silence. Enfin, regardant fixement son neveu : SIDNEY, dit il, allez demain, dès le matin, chez ce respectable infortuné. Dites lui de ma part, qu'il cesse de pleurer sa fille, qu'il l'embrassera dès ce jour même, & que je me charge de la lui remettre. Laissez moi, j'ai des arangemens à prendre, & comptez sur ma parole. SIDNEY ne savoit coment interpréter un discours si laconique, & ne concevoit pas coment son Oncle, avec tout son crédit, pouvoit si légèrement se flater de retrouver si tôt SOPHIE.

Le lendemain, & avant le lever de l'aurore, il vole chez SIR MANLY ( c'étoit le nom du Solitaire, ) il l'embrasse & le serre dans ses bras. A la joie qui brille dans les yeux du jeune homme, SIR MANLY

livre son cœur à l'espérance. Vous allez la revoir ! s'écria SIDNEY ; Milord\*\*\*, mon oncle, me fuit, & va vous l'amener lui même. Le bon Vieillard pensa s'évanouir. Peu de momens après, le bruit d'un carosse annonce Milord\*\*\*. Il paroit avec SOPHIE, qui se précipite dans les bras de son père, & jette ensuite sur son conducteur un regard timide, mêlé de surprise & d'admiration.

SIR MANLY, lui dit Milord\*\*\*, votre Sœur est elle ici ? J'ai besoin de sa présence. SIDNEY courut la chercher. Dès qu'elle fut arrivée, Milord\*\*\* les pria tous de s'asseoir ; puis, adressant la parole à SIR MANLY, qui vouloit se lever : Je vous supplie tous, dit Milord, toujours debout, & faisant asseoir SIR MANLY, de ne pas m'interrompre.

Mon Neveu, poursuivit il, je vous dois le plaisir inestimable de faire une bonne action, & d'effacer, s'il est possible, le souvenir d'une injure dont je suis aussi pénétré que SIR MANLY même. Je suis libre, SIDNEY : Vous êtes mon unique héritier... Ce Contrat vous assure dès ce jour la jouissance de la moitié de mes biens, & les provisions d'une charge que je ne veux plus exercer.

Quant à vous, SIR MANLY, reprenez

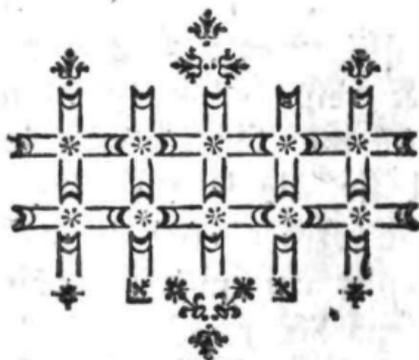
tous vos droits sur une fille, dont la vertu n'a point d'égale, & dont je prétendrois en vain récompenser les nobles sentimens. Si mon Neveu pouvoit lui plaire, & lui faire oublier mes torts, j'oserois peut-être me flater de lui montrer un véritable ami, dans celui qui gémit à vos yeux d'avoir été son ravisseur.

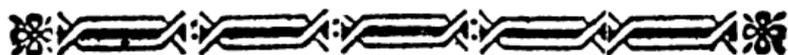
A ces mots il se jette aux pieds de MANLY; puis, en se relevant & en le regardant avec confiance: SIR MANLY, lui dit-il, si la réparation n'est pas complète, ordonnez, j'en suis prêt à tout. Ce qui me reste à dire pour ma justification, si tant est qu'il en soit en pareil cas, c'est que j'ignorois que vous fussiez le père de cette adorable & respectable fille. Sa douceur & sa beauté me séduisirent; je me livrai trop au plaisir de la regarder plus d'une fois dans le parc à côté de la Tante. Je vous la rends du moins toujours digne de vous; ma Sœur pourra vous en répondre: Elle n'est sortie de chez elle que pour venir ici. Jugez moi maintenant.

Milord, dit MANLY éperdu, vous avez été foible, & vous étiez puissant. . . . Vous avouez vos torts: Rien ne pouvoit vous y forcer... Embrassons nous.

Les tendres caresses dont SOPHIE accabloit son père, la reconnoissance & l'em-

baras que lui cauſoit la généroſité de Milord \*\*\*, la pudeur & la ſenſibilité de cette aimable fille animoient les graces naïves que lui avoit prodiguées la nature. Milord \*\*\* obligea ſon Neveu d'accepter ſes préſens. La mélancolie de SIDNEY ne partoît que du beſoin d'aimer ; elle ſe tourna bientôt en ſentiment auprès de l'aimable SOPHIE , qu'il épouſa peu de jours après. Tous deux furent heureux , & tous deux méritoient de l'être.





NE DESEPERONS JAMAIS DE RIEN.

ANECDOTE MODERNE.

**A**PRE'S une Victoire signalée, un Souverain, digne de l'être, visitoit le Champ de bataille & faisoit doner des secours aux blessés, qui respiroient encore, lors qu'un home, en habit de simple soldat, s'écria tout a coup, en se jettant à ses pieds: Grand Roi! Daignez entendre un malheureux, que le désespoir encourage & force d'implorer vôte justice.

Les Gardes & les Courtisans se mettoient déjà en devoir d'écarter le suppliant; mais le Monarque, aussi frappé de la singularité l'aventure, que de ce qu'il trouvoit de noble dans la physionomie de cet home, lui ordona de se lever, & de lui dire franchement quel étoit l'objet de ses plaintes.

Seigneur, repliqua l'Etranger, d'un air à confirmer que sa condition étoit supérieure aux apparences, mes plaintes sont d'un genre à ne pouvoir être exposées en aussi peu de mots, que cet instant semble me le prescrire, & surtout si publiquement. Qu'on le conduise dans ma Tente, dis

le Monarque, à mon retour je l'entendrai.

Parlez, lui dit en entrant le Prince : Nous sommes seuls, ne craignez rien, si vos plaintes sont justes, & si vous m'en donnez la preuve.

Rassuré par ces mots, l'Étranger, près s'être incliné & recueilli quelques instans, comme pour commander à sa douleur, lui dit, en soupirant : Seigneur, vous voyez à vos pieds le plus malheureux des mortels, & d'autant plus, que je me vois forcé, après avoir quitté les drapeaux de mon Souverain, de venir demander justice à son plus mortel Enemi. Mais votre tems est précieux ; laissons mes plaintes.

Mon nom, quoi que connu & peut être respecté dans ma patrie, n'est probablement pas assez célèbre pour être parvenu jusqu'à Votre Majesté : Mes Ancêtres me l'ont transmis avec honneur, & je tachois de le porter de même, lors que l'ambition des Souverains porta jusques dans ma Patrie les horreurs de la guerre. Le devoir m'ordonoit de la défendre, & j'eus lieu de m'en applaudir ; mais au milieu de mes succès, j'éprouvai tout à coup, que le bonheur & les plaisirs n'ont qu'un instant, que suivent des siècles de peines !...  
L'Étranger s'arrêta pour donner cours aux

larmes & aux sanglots qui l'étoufoient ; puis il continua ainsi :

Lors que vos Troupes entrèrent dans mon Pays, il y a environ six mois, ma mauvaise étoile voulut, qu'un de leurs Détachemens vint s'établir dans mon Château, où tout ce que j'avois de précieux, tant de moi que de mes Ancêtres, devint en un moment leur proie. C'est le moindre de mes regrets : Je partageois la calamité générale. Hélas ! mes pleurs ont une cause bien plus chère.

L'himen à peine avoit couronné tous mes vœux : La beauté de ma jeune Épouse eût le pouvoir d'imposer du respect aux plus licentieux de vos Soldats. Nul d'entr'eux n'osa porter sur elle une main sacrilège. Son Chef, celui qui devoit la défendre, fut le seul dont elle eût à se plaindre ; le barbare, sourd à ses cris, touché seulement de ses charmes, la fit, quoi que mourante, enlever & conduire à son camp, où tout ce qu'elle a dû souffrir ne sauroit offrir à mes yeux que le tableau le plus horrible.

L'instant où j'en fus informé me fit oublier tous mes devoirs ; je n'en conus plus qu'un. Je quittai mon service ; je volai jour & nuit jusques chez moi, où, après avoir recueilli jusqu'aux moindres

circonstances de ce cruel événement, l'idée que mon Epouse étoit peut-être encore vivante, ne m'en laissa plus d'autre que celle de chercher à la revoir & de l'arracher de mon Enemi. Avec cet uniforme, je pénétrai jusques dans votre Camp ; je trompai vos Officiers même, j'appris enfin, que celui que j'avois dévoué à ma vengeance, avoit été forcé dès l'instant de son retour de remettre sa proie au Général de votre Armée.

Je sentis un rayon d'espoir, & quoi que celui de pénétrer jusqu'à elle me fut alors presqu'interdit, je crus pourtant qu'un homme de ce nom, & honoré de votre estime, ne pouvoit qu'être vertueux. C'en fut assez pour me calmer au point de retourner au poste, d'où l'amour & le désespoir m'avoient arraché.

Mon Général avoit quelques bontés pour moi ; je lui fis part de mon malheur & j'attendis avec la plus mortelle impatience le retour d'un Trompette, qu'il députa dans le moment au vôtre, pour réclamer la Dame dont il lui envoyoit en même tems le signalément le plus clair & le plus détaillé.

Mais que devinrent mes espérances, en apprenant que la réponse de votre Général portoit

portoit qu'il ne se trouvoit dans son Camp aucune Femme , qui ressembloit à celle que le mien reclamoit ! Aveugle dans mon désespoir , rien ne m'eût empêché d'aller poigner le ravisseur , dût il être à la tête de son armée , si l'idée , que ma THEODORA n'en seroit que d'autant plus exposée à d'autres horreurs & peut être sacrifiée à la vengeance de vos troupes , ne m'eût tout à coup retenu.

Le Ciel daigna sans doute m'éclairer ; Oui , lui seul m'inspira probablement le dessein de recourir à la justice d'un Monarque , qui , tout Enemi qu'il est du mien , n'en est sans doute pas moins homme , & dès là , sensible aux maux de ses semblables.

Je repris mon déguisement ; je fus reçu dans votre armée en qualité de Déserteur , la nuit , qui précéda cette victoire , j'y combatis pour vous , non pas contre les gens de mon Pays ( rien n'eût pû m'y résoudre , ) mais contre certains Alliés que je crois n'être entrés dans cette guerre , que pour des interêts qui ne sont pas tout à fait les nôtres. Telle est , grand Roi ma déplorable Histoire ! .. Je vous vois atendre... J'atens tout de votre justice.

Le Prince , après avoir entendu , sans

l'interrompre, le récit de l'Etranger: Levez vous, lui dit il, & jugez par ceci du malheur des Souverains, toujours comptables des crimes de leurs sujets, come si ç'étoit peu de ne l'être déjà que trop de leurs propres foibleffes!... Je croyois mon Général aussi juste, aussi généreux que brave... Mais gardons nous bien de le juger légèrement.

Allez, dit il, en apellant un Officier, qu'il vienne dès demain. S'il est coupable, il a perdu pour jamais mon estime; mais si l'on a voulu le noircir indignement dans mon esprit, malheur à qui concerta cette intrigue!... Soldats, s'écria-t il alors, que l'on garde cet Etranger: En attendant que la vérité s'éclaircisse, qu'il soit traité avec tous les égards que j'aime à croire qui lui sont dûs.

Les ordres du Roi furent si ponctuellement exécutés, que le Général, arrivé le lendemain, & reçu come de coutume par son Maître, après lui avoir rendu compte de la situation de son Armée, fut conduit par ce Prince hors de sa tente, aux environs de laquelle on avoit placé l'Etranger. Là ce Monarque, en continuant de parler au Général, lui dit: J'ai toujours désiré, vous le savez, que les sujets des Souverains, qui m'ont forcé à cette

guerre, fussent, autant que faire se pourroit, ménagés & soulagés du poids des maux, trop souvent nécessaires, qu'entraîne après lui ce fléau; qu'on épargnat surtout le foible; qu'on respectât les personnes âgées, les enfans & les femmes. Quelle douleur pour moi d'avoir été mal obéi! De voir la dévastation tracer les marches de mes troupes, & les clameurs des malheureux invoquer contre moi le Ciel!.. Mais, en négligeant de punir, je deviendrois le seul coupable... Qu'en dit le Général.

Le ton & les regards du Roi inspiroient la terreur & glaçoient tous les assistans.

Dites moi donc, ajouta-t-il, après un moment de silence, & en fixant de nouveau le Général, parlez; avouez, dis je, & sans détour, quel est le sort d'une jeune & belle captive, qu'un de vos Officiers a conduite dans votre Camp, le jour que vous entrâtes dans le Pays que vous occupez encore; celle en un mot, que le Général ennemi vous fit en vain redemander, & dont j'ai lieu de craindre que vous n'ayez complété la ruine?

Cette question, aussi terrible qu'imprévue, intimida le Général au point, qu'il resta sans parole. Le Roi, qui dans les

yeux lisoit son trouble: Hâtez vous de parler, s'écria-t-il; ne tentez point d'ajouter la ruse à vos forfaits. Qu'avez vous fait de cette femme? Est elle encore vivante? En quels lieux la retenez vous?

Ah! SIRE! s'écria le Général, en tombant à ses pieds: J'avoue, en gémissant, ma faute; mais je ne puis soutenir vos regards. Faites moi périr dans l'instant; que mon trépas lave mon crime; mais ne m'acablez pas de ce couroux, que je ne puis supporter plus longtems.

Qu'est elle devenue, encore un coup? Parlez... Elle est en sureté.... Où?... Dans ma Tente, & toujours digne de l'Epoux qu'elle regrette. Tous mes efforts n'ont rien obtenu d'elle, & je l'aimois trop véritablement pour la contraindre.... Qu'on me l'amène dans l'instant; sur-tout qu'elle en ignore le motif: C'est à sa bouche seule à dévoiler la vérité de tout ceci, & je n'en croirai qu'elle. En attendant, qu'on prenne soin de son Epoux, son infortune a trop de droit sur ma pitié.

Dès que cette Dame parut, le Monarque fut ébloui de l'éclat de ses charmes; il sentit naître en lui des mouvemens, dont il avoit depuis longtems perdu l'idée. Tout ce que la beauté la plus parfaite a de frappant, tout ce que la douceur

& les graces ont de touchant, d'intéressant dans les yeux & dans le maintien ; tout ce que le sexe en un mot peut rassembler d'atraits, unis à la fraîcheur de la jeunesse, l'épurent assez pour éprouver que tout son héroïsme étoit trop foible en cet instant, pour lui faire oublier qu'il étoit home.

Il admire quelque tems en silence ; puis revenant tout à coup à lui même, & d'un ton fait pour rassurer la tremblante THEODORA : Madame, lui dit-il, je vous ai fait venir ici, pour savoir de vous même comment vous futes enlevée & conduite dans le Camp du Général de mon Armée, & la façon dont il vous a traitée depuis l'instant qu'il vous rendit sa prisonnière. Si vous avez à vous plaindre de lui, si quelque ombre de violence a pû blesser vôtre délicatesse & ce qu'on doit à vôtre sexe, parlez, Madame, avec pleine assurance, avec la certitude d'être crue & vengée par un Roi, qui se croiroit indigne de ce titre, s'il étoit moins sensible à vos malheurs.

Grand Roi ! lui dit la Dame en soupirant ; quoi que le bruit de vos rares vertus ait pénétré plus d'une fois jusques dans ma retraite, je n'aurois pas, je vous l'ai

vous, imaginé que votre Majesté daignât descendre jusqu'à moi; bien moins encore s'occuper des détails de mon infortune!... Mais je sens vos bontés, come le prix de vos momens, & mon Histoire n'est pas longue. Je fus arrachée de chez moi par un Officier de votre Armée; il me conduisit jusqu'au Camp, où je n'eus à me défendre que de la bataille de ses oses. Le Ciel daigne m'entendre. Votre Général, informé de ce que ma situation avoit d'affreux, me sauva de ces humiliations. Depuis ce jour, je n'eus à me plaindre de rien, que des maux que la guerre entraîne, de me voir enlevée à un Epoux que j'aime, dont je pleurerai long-tems la perte, & de me voir pour toujours au pouvoir de mes énemis. Un torrent de larmes l'empêcha de poursuivre, & le Prince, en la relevant, lui dit : Depuis quel tems, Madame, avez vous perdu votre Epoux & qu'elle preuve avez vous de sa mort? Hélas, Seigneur! A l'instant même où votre Général daigna m'empêcher de souffrir aux violences, dont j'étois menacée, mon premier soin, dès qu'il me l'eut permis, fut d'informer par écrit mon Epoux de tout ce que j'avois souffert, de l'azile où je gémissois, & des secours que j'attendois de lui. Mais ces avis réitérés ont toujours

été sans réponse. Cette incertitude étoit pour moi pire que la mort même ; mon désespoir étoit si grand , qu'il toucha votre Général au point , qu'il écrivit à celui de notre Armée , dont la réponse fut , que mon Époux , le lendemain de mon enlèvement , avoit été tué dans un Détachement qu'il commandoit... Jugez , Seigneur , si je croyois devoir envier son sort !

Je me flatte , Madame , que vos douleurs n'ont aucuns motifs étrangers à cette perte , & que mon Général... Je n'ai , Seigneur , qu'à me louer de ses égards pour moi , ses attentions & ses soins ont surpassé mes espérances. Mais rien ne m'attache plus à la vie , & tout ce que j'attens de vos bontés , c'est une Escorte qui puisse me conduire en sûreté dans le plus prochain Monastère , ou , loin du Général , & de quiconque m'a connue , je puisse , en pleurant mon Époux , finir mes déplorables jours.

Croyez , Madame , lui dit le Roi , que mes vœux sont de vous rendre heureuse. Mais pourquoi cette mention particulière du Général , dans le souhait que vous formez de vivre désormais inconnue au reste du monde ? Soyez , de grace , plus sincère. Auroit il abusé de son pouvoir ? Seriez

vous assez généreuse pour vous résoudre à me cacher des attentats.... Non, Sire! non! Vous interpréteriez linistrement ce qui dans lui ne fut qu'une foiblesse involontaire... C'est malgré lui sans doute, qu'il m'aimoit; mais sa tendresse, ainsi que son respect ne se sont jamais démentis; ses propositions n'ont jamais été qu'honorables.

Mais, Seigneur, mon Epoux, mon Epoux seul, tout mort qu'il est, sera toujours l'idole de mon cœur!... Rassurez vous, consolez vous, Madame; des vertus telles que les vôtres doivent toucher, doivent intéresser particulièrement le Ciel. Vous pourriez encore être heureuse, autant que vous le méritez; votre Mari pouroit n'être point mort. Dans la confusion, dans les désordres que produit la guerre, il arrive journellement des événemens plus étranges. Que de personnes ont été crues vivantes, & depuis longtems ne l'étoient plus! Combien d'autres, que l'on a crû mortes, sont venues tout à coup démentir les bruits semés de leur trépas! Ah, Sire! Ah, Dieu! que voulez vous me faire entendre? Vous feriez vous un jeu de mon malheur?... Non! Vous ne parlez pas en vain... Non! votre ame m'est trop connue.. Votre propos, vos yeux ont ranimé mes espérances; Faudra-t-il périr avec elles?

Ne cessez jamais d'espérer, Madame !... Je vais vous envoyer quelqu'un que vous croirez mieux que moi.

Le Monarque, en disant ces mots, sortit de sa tente, & s'adressa à l'Époux, dont tout marquoit l'impatience & les terreurs: Allez, lui dit il, entrez ici, & jugez par vous même de ce que réserve le Ciel aux vertus qui lui plaisent. Entrez, seul, dis-je; les transports d'ames comme les vôtres, dans des momens tels que ceux ci, ne sont pas faits pour être où interrompus, ou gênés, par des témoins peu faits pour en jouir & pour en sentir les délices.

En s'adressant ensuite au Général: J'ai tremblé pour vous, mon Ami! Mais votre procès est jugé. Vous avez été foible, c'est le partage de l'humanité; l'objet, d'ailleurs, justifioit votre foiblesse; mais vous n'avez pas cessé d'être noble & d'agir en conséquence. C'est un bonheur, dont je me félicite ainsi que vous; car, tout cher que vous m'êtes, & probablement le serez toujours, tout votre sang, je vous le jure, eût à peine expié ce crime. Mais craignez, mon Ami, d'accorder trop à cette dangereuse passion. Sa violence énerve l'ame & la détourne par degrés de l'amour des vertus, qui peuvent

seules l'anoblir. L'exemple en est devant vos yeux. Voyez jusqu'où l'amour trop écouté, a pu porter cet illustre & malheureux Époux, pour l'aveugler au point, non feulement d'abandonner les Drapeaux de son Maître, mais de servir ses Enemis, en combattant pour nous malgré lui même!... A l'avenir, songez donc à le craindre. Songez, sur tout qu'il est peu fait pour le cœur d'un soldat.

Le Général, hors d'état de répondre, embrassoit les genoux du Roi, & cherchoit à lui cacher ses pleurs. L'entens, lui dit en souriant le Prince, vous n'êtes pas encore guéri, mais je vous prépare de quoi faire diversion aux sentimens qui vous occupent. Retournez dans l'instant à votre Armée.... Vous recevrez bientôt mes ordres,

Le Général se retira, & le Roi, en s'adressant aux Courtisans qui l'entouroient. Un être sans défaut, leur dit il, ne seroit pas un home. Le plus parfait d'entr'eux est celui qui en a le moins, & l'indulgence est due à la foiblesse, quand la tentation est au dessus des forces ordinaires de l'humanité.

Dans cet instant, les deux Epoux ; prosternés aux pieds du Monarque, les baignèrent des pleurs de leur reconnoissance : Levez vous, leur dit-il, & soyez

heureux l'un par l'autre... Je vous ai réunis, & suis prêt à vous acorder tout ce que vous croirez pouvoir encore me demander avec justice.

O le meilleur des Rois ! s'écria l'Espoux ; mon ame est satisfaitte. Je ne demande rien aux Cieux , que de récompenser come il le doit la bonté d'un Monarque aussi juste que sensible.

Mais je ne dois point oublier , repliqua le Prince , que vos terres sont dévastées , vôtre château brulé par mes Soldats. J'ignore à quoi peuvent monter ces pertes ... Prenez ceci , leur dit il , en leur montrant une très large bourse remplie d'or , & si ce n'est pas assez , pour suffire à les réparer , priez , pour que la guerre cesse , & n'oubliez pas que parmi les Rois vous avez un Ami.





## NOUVELLES ACADEMIQUES.

**L**A Société Royale d'Agriculture de PARIS a ajugé dans son Atfembée du 16me. Mai 1765. le prix qu'elle avoit proposé au meilleur Mémoire, contenant *la Description, les causes, les effets & la curation des maladies épidémiques & contagieuses des Bestiaux, les moyens de les prévenir & d'en empêcher les progrès*, à la Pièce N<sup>o</sup>. 35, qui avoit pour D<sup>é</sup>visé:

Ecce autem duro fumans sub vomere taurus  
 Confidit, & mixtum spumis vomit ore cruorem.

L'Auteur est M. BARBERET, Médecin, pensionné de la Ville de Bourg, & de la Province de Bresse, ancien Premier Médecin des Armées, & Membre de l'Académie des Sciences de Dijon, demeurant à Bourg en Bresse.

La Société, persuadée que dans toutes les Sciences physiques la conoissance des faits doit toujours précéder la théorie, & qu'elle seule peut conduire à une pratique sûre, propose aujourd'hui pour le sujet du Prix de l'Année 1766, qu'elle doit

distribuer au mois de Juillet 1767 :

*L'histoire de toutes les maladies épidémiques des Bestiaux & des Animaux de toute espèce, qui se trouvent écrites dans les Auteurs anciens & modernes ; celle des causes qui ont pu les produire, & des remèdes qui ont paru les plus efficaces pour les combattre.*

La Société desire, que les Auteurs ne bornent pas leurs recherches aux maladies, qui ont été décrites dans les ouvrages de Médecine, mais qu'ils rassemblent aussi celles dont il est fait mention dans les Historiens, & même dans les Poètes ; qu'ils discutent ces Descriptions, & qu'ils tâchent de les lier les unes aux autres, afin d'en former un corps de Doctrine, qui puisse éclairer sur cette branche importante de l'économie rustique.

Come M. BARBERET, dans l'ouvrage qui vient d'être couronné, a déjà donné quelques unes de ces Descriptions, dont il a su tirer de très grandes lumières, pour déterminer la nature de ce genre de maladie, elle l'exhorte à étendre ses recherches sur cette matière, & le verra concourir avec plaisir à ce nouveau Prix : Il fera de douze cents Livres, & sera ajugé dans une Assemblée de la Société au mois de Juillet 1767. Les Pièces qui seront

envoyées, pour concourir, doivent être remises dans les trois premiers mois de 1767. à M. de PALERNE, Secrétaire perpétuel de la Société, autrement elles seront rejetées.

Les Auteurs seront les maîtres de composer en François ou en Latin, & ne mettront point leurs noms sur leurs ouvrages, mais dans un paquet cacheté, portant un numero pareil à celui de la Pièce, avec une même Devise sur l'un & sur l'autre. Ces paquets ne seront ouverts qu'après le jugement du prix.

Toutes les personnes seront admises à concourir à l'exception des Membres & Associés qui composent la Société Royale d'Agriculture de Paris,

**L'**ACADEMIE des Sciences & Belles-Lettres de BESIERS, s'assembla le 25. Avril 1765. M. DEFORE'S, Directeur, ouvrit la Séance par un Discours, où il fit d'abord remarquer, qu'il n'étoit point de profession qui ne se ressentit aujourd'hui plus ou moins, de l'influence des Mathématiques; & après avoir prouvé en peu de mots la nécessité absolue de cette même Science dans la Physique, il fit voir qu'elle étoit extrêmement utile, non-seu-

lement aux Médecins, mais encore aux Théologiens, aux Jurisconsultes, aux Militaires, aux Politiques, aux Agriculteurs, &c. en un mot, qu'il n'étoit point de Science ni d'Art, où le secours des Mathématiques ne fut, sinon absolument nécessaire, du moins très avantageux.

M. BOUILLET, Secrétaire, dit : „ Outre les productions Académiques dont  
 „ mes Confrères résidens en cette Ville  
 „ sont les Auteurs, & dont vous allez entendre la lecture, je dois vous faire  
 „ part des travaux de mes Associés absens,  
 „ & d'une personne, qui sans être d'aucune  
 „ Académie, n'a pas laissé de travailler  
 „ utilement pour le Public, & de nous  
 „ comuniquer ses réflexions &c.

La personne, dont parle M. BOUILLET, après avoir passé plus de 50 ans à la Campagne, & y avoir fait beaucoup d'observations & d'expériences sur l'Agriculture, a mis son bien en état de rapporter beaucoup plus à proportion, que celui qui n'est pas travaillé selon sa méthode. Elle s'est transplantée en cette Ville, & a bien voulu faire part à l'Académie de ces écrits. L'un roule sur la culture des Vignes, & sur la meilleure façon de les planter. L'autre a pour objet la culture des Champs, & le troisième contient des Remarques sur les

maladies des Oliviers, des Amandiers, & des Mûriers. Dans ces écrits on reconoit un home qui a travaillé & qui a réfléchi, un home capable d'instruire ses Compatriotes, de leur apprendre à tirer le meilleur parti possible de leurs terres, & qui mériteroit d'être encouragé par quelque récompense; ce que l'Académie ne manqueroit pas de faire, si ses facultés le lui permettoient.

M. DE LA ROUVIERE, Chevalier de St. LOUIS, Commissaire des Guerres, lût l'éloge de M TITON DU TILLET, ancien Capitaine de Dragons, ci devant Doyen des Maitres d'Hôtel de feu Madame la Dauphine, Mère du Roi, Commissaire Provincial des Guerres, Auteur du *Parnasse François*, exécuté en bronze en 1718. Membre de presque toutes les Académies de l'Europe & Honoraire de celle de Besiers, mort à Paris le 26. Décembre 1762 âgé de quatre vingt six ans, moins quelques jours.

Après avoir fait mention de la Famille de M. DU TILLET, qui a donné plusieurs Magistrats au Parlement & à la Chambre des Comptes de Paris, dont les Descendants exercent encore aujourd'hui les mêmes charges, M. de LA ROUVIERE parla  
du

du *Parnasse François*, Monument plus digne de la libéralité d'un Prince, que de celle d'un Particulier, & dont la dédicace fut faite par l'Auteur à LOUIS LE BIEN AIME', digne arrière petit fils du Héros (LOUIS XIV.) qui y occupe la première place. Il passa [aux différens ouvrages & aux dépenses, que ce Parnasse occasiona à M. TITON, de la part des vingt six Académies de l'Europe, qui lui donèrent successivement une place dans leurs Licée.

Celle de Béziers, dit-il, quoique la dernière à l'admettre au nombre de ses Membres, n'en fut pas moins flatée que celles qui l'avoient précédée, & M. TITON se sentit si honoré, d'être associé au corps Littéraire d'une Ville aussi illustre qu'ancienne, & qui a servi de berceau aux PELLISSON, aux BARBEYRAC, aux ESPRIT, aux CLAPIE'S, aux MAIRAN, aux B., & à bien d'autre Savans, qu'il remercia cette Compagnie en 1756, peu après sa réception, d'une manière qui anonçoit & sa modestie & sa reconnoissance.

M. de la ROUVIERE termina cet éloge par le Portrait du digne Académicien qui en étoit l'objet. „ M. TITON, dit-il, ambitionnoit l'estime des riches & des grands,  
 „ sans mépriser celle des pauvres & des

» petits. Les premiers le mettoient dans  
 » le cas de faire usage de sa politesse, &  
 » les seconds d'exercer sa charité.

» Enemi de cet esprit de prétention  
 » que l'amour propre enfante, & que le  
 » ridicule couronne, il mettoit tout le  
 » monde à son aise par son affabilité; &  
 » quoi qu'il fût distinguer parfaitement  
 » les distances, que le sort met parmi les  
 » homes, il ne laissoit pas de reconoitre  
 » dans les créatures les plus abjectes, le  
 » limon dont il avoit été lui même formé,  
 » ce qui l'avoit rendu extrêmement po-  
 » pulaire.

» Il badinoit souvent avec les graces  
 » mais il en cachoit toujours la nudité.

» Enfin on peut dire de M. du TILLET,  
 » qu'il ne péchoit que par trop de sincérité,  
 » s'il est permis de mettre au rang des dé-  
 » fauts l'excès d'une qualité aussi estimable  
 » que peu comune dans le siècle où nous  
 » sommes.

M. FOULQUIER fit part des réflexions,  
 qu'il avoit faites sur l'Agriculture à l'oca-  
 sion de la Traduction en François, qu'il  
 avoit entreprise, d'un Poëme d'HESIODE.  
 Il remarque d'abord que l'Agriculture fut  
 toujours en honneur chez les Grecs &  
 chez les Romains. Nous avons encore,  
 ajoute-t il, outre le Poëme d'HESIODE,

les ouvrages de CATON , de VARRON & de COLUMELLE , qui en traitent fort au long. Les deux derniers font mention de quatre vingt dix Traités , tant Grecs que Latins , sur cet art, lesquels de leur tems étoient entre les mains de tout le monde. CONSTANTIN-CESAR, Empereur des Grecs, que M. FOULQUIER croit être CONSTANTIN IX. surnommé *Porphirogenète*, qui vivoit dans le dixième Siècle, a fait un Recueil de préceptes sur l'Agriculture, tiré d'une vingtaine d'Auteurs, qu'il nomme, & que nous ne conoissons plus, à l'exception de VARRON.

Mais tous les préceptes d'Agriculture, demande M. FOULQUIER, sont-ils également bons pour tous les Pays? Il s'en faut beaucoup, répond il. La diversité des terres & des climats demande une culture différente. Ainsi, la plus utile expérience, en fait d'Agriculture, est d'éprouver à quoi une terre est propre, & ce que permet la température du climat. De plus, les instrumens du labourage ne doivent pas être les mêmes dans tous les Pays. Ainsi, chaque Pays & chaque terrain doit avoir ses préceptes particuliers d'Agriculture &c.

Voici ce que M. FOULQUIER a recueilli sur la vie d'HESIODE.

Ce Poète vivoit encore huit cents ans avant JESUS CHRIST : Il naquit à Cumes, ville d'Eolie. Son père s'appelloit DIUS, & sa mère PICIME 'DE : Il avoit un frère appelé PERSES. DIUS étant devenu pauvre, quitta sa patrie, & alla s'établir avec sa famille dans un village de Béotie, situé au pié du Mont Hélicon, appelé Ascra, d'où nôtre Poète a tiré son surnom d'ASCRAEUS, que lui donne VIRGILE. On fait remonter jusqu'à ATLAS l'origine d'HE-SIODE & d'HOMERE, car ils étoient de la même famille, quoique selon la plus comune opinion, HESIODE n'ait vécu qu'environ cent vingt ans après HOMERE. SUIDAS nous apprend qu'HESIODE avoit composé plusieurs Poèmes, dont il ne nous en reste que trois.

HESIODE étoit Berger, & cette profession étoit alors très agréable : Il étoit aussi Prêtre du Temple des Muses, érigé sur le Mont Hélicon, dans les ruines duquel PAUSANIAS, dans ses *Béotiques*, dit avoir trouvé une table de plomb, où étoit gravé son Poème sur l'Agriculture. Ce fut dans ce Temple, qu'HESIODE dédia aux Muses le prix qui lui fut ajugé pour les vers qu'il récita aux jeux anniverfaires d'ALCIDAMUS, Roi d'Eubee dans l'Aulide.

HESIODE ne traite de l'Agriculture que

dans son second livre : Ses préceptes , quoique la p'lûpart superstitieux , furent adoptés par VIRGILE dans ses *Géorgiques*. Son premier Livre n'est presque rempli que de Maximes de Morale , qu'il débite à l'ocasion d'un procès que son frère lui intenta injustement , lesquelles , à peu de choses près , ne seroient pas indignes d'un Chrétien. Nous n'en rapporterons point d'exemples , pour ne pas trop grossir cet extrait. Nous ajouterons seulement , que M FOULQUIER défend HESIODE contre l'injuste censure qu'en fait le P. CATROU , Traducteur de VIRGILE.

M. BARBIER, Président au Présidial de Béziers, lut l'Éloge de M JEAN IGNACE RACOLIS, Avocat au Parlement de Toulouse, & Juge en la temporalité de l'Évêché de cette ville, né à Besiers le 26 Juillet 1694, mort le 31 Décembre 1762.

La Famille de nôtre Académicien est très ancienne & a t toujours été chère à la Patrie.

Ses premières études furent brillantes & ses succès excitèrent l'admiration de ses Maitres & l'émulation de ses Condisciples : Dans les autres études, dans ses fonctions d'Avocat & de Juge, il ne fit pas moins admirer la justesse de son esprit, que la

bonté de son cœur & l'étendue de ses connoissances.

Les bornes prescrites à nos extraits ne permettent pas de s'étendre sur les louanges que M. BARBIER donne à notre Académicien. M. RACOLIS les méritoit & M. BARBIER n'en mérite pas moins par le tour qu'il a sù leur donner.

Nous ne parlerons pas non plus des Ouvrages dont M. RACOLIS a enrichi les Régistres de l'Académie & dont M. BARBIER a donné une analise fort exacte. Nous finirons par quelques traits, qui caractèrisent notre Académicien, & dont M. BARBIER a été lui même témoin, ainsi que la plûpart de ses autres Amis. Un esprit vif, pénétrant, rempli de faillies, rendoit M. RACOLIS très agréable dans la conversation; ses lectures & sa mémoire lui fournissoient à tous momens dequoi l'y faire briller. Il étoit versé dans la Mythologie, dans l'Histoire, dans la Géographie & dans les autres Sciences, dont on fait un usage journalier, & il n'ignoroit pas l'Ecriture Sainte; il faisisoit promptement le nœud d'une affaire, & il se trompoit rarement dans ses décisions.

M. RACOLIS étoit ami chaud, mais sans être flatteur; s'il soutenoit avec force parti de ceux qu'il aimoit, il ne déisoit point aussi en quoi ils pouvoient

avoir tort; s'il étoit empressé de leur rendre service, il favoit aussi leur parler avec fermeté. Il mourut subitement, regretté de tous ses Confrères & de tous les Concitoyens.

M. BOUILLET, le fils, lut un mémoire sur les maladies héréditaires. M. LOUIS, de l'Académie Royale de Chirurgie, ayant avancé, ainsi que l'a rapporté l'Historien de cette Société (\*), qu'en faisant des recherches pour découvrir les motifs, qui avoient pû si généralement persuader les Auteurs de la transmission des maladies, il n'avoit aperçu sur ce point que des allégations vagues, qu'une tradition reçue aveuglément & transmise, de siècle en siècle, sous l'autorité de quelques faits particuliers, dont les différentes circonstances lui ont paru n'avoir point été exactement observées. M. BOUILLET a cru pouvoir opposer à cet Auteur, que c'est donc sans un suffisant examen, qu'HIPPOCRATE, & tous les Médecins anciens & modernes, ont été persuadés qu'il y avoit des maladies héréditaires; qu'en différents endroits de ses ouvrages, le Père de la Médecine attribue constamment certaines

---

(\*) Tome III, page 92.

maladies au vice de l'humeur féminine, lequel se communique au fœtus, & qui le rend bilieux, si le père étoit bilieux, poulmonique, si le père l'étoit, épileptique, si le père étoit sujet à l'épilepsie, &c. La raison qu'il en donne, c'est que cette liqueur porte avec elle les qualités de toutes les parties du corps d'où elle émane, & qu'elle est par conséquent saine ou mal saine, selon l'état des parties qui l'ont fournie.

C'est encore en vain, continue-t-il, que ZACUTUS dit avoir vu depuis plusieurs années un Portugais épileptique, dont huit enfans & trois petits fils étoient à la fleur de leur âge misérablement tourmentés des fréquens accès de ce mal, qui, malgré tous les remèdes imaginables, les accompagna tous jusqu'à la mort, à l'exception d'un arrière petit fils, qui après quelques attaques en fut délivré, au moyen d'un cautère appliqué à la nuque du cou, & de quelques prises de thériaque, qu'on lui fit avaler.

Enfin, ajoute M. BOUILLET, c'est d'après une tradition reçue aveuglément, que les BOERHAVE, les HOFFMAN, les STAHL, & tous les Auteurs, qui ont écrit depuis HYPOCRATE jusqu'à M. LOUIS, ont reconnu que des pères atteints de certai-

ries maladies, il passoit aux enfans une disposition aux mêmes maladies, disposition qui, selon BOERHAVE, seroit aussi difficile à détruire, que d'empêcher la barbe de venir à un jeune home, qui se porte bien. Est il naturel de penser cela de gens si éclairés ?

Mais quelles sont les preuves dont se sert M. LOUIS, pour nier un fait attesté par autant de tèmoin, qu'il y a eû de Médecins jusqu'à lui ? Raporte-t-il d'autres faits, qui détruisent celui là ? Point du tout. A quoi donc à-t il recours ? A des raisonnemens. La transmission des maladies, réputées héréditaires, lui paroît impossible ; donc, conclut il, il n'y a point de maladies héréditaires.

La diversité des temperammens, ajoute cet Auteur, n'est point héréditaire, comment les maladies, qui en sont les suites, pouroient elles se transmettre ? Toutes fois, répond M. BOUILLET, il n'est rien de plus ordinaire que de voir des enfans héritiers du tempéramment de leurs pères ; ce qui se vérifie aussi parmi les animaux. *Fortes, dit HORACE, creantur fortibus & bonis ; est en juvecis, est in equis patrum virtus ; nec imbelleni feroces prognerant Aquilæ columbam.* Il est même passé en proverbe, que les bons chiens chassent de race. On

supléra aisément aux raisons que je supprime, pour réfuter M. LOUIS, & on n'aura pas de peine à comprendre, que cet Auteur conteste mal à propos la possibilité de la transmission de certaines maladies, & prétend que toutes sont des maladies *individuelles & acquises*.

Pour M. BOUILLET, il pense qu'il y a des germes & des suites de germes, originaires phthifiques, &c. Comme il y a, suivant la pensée de ST. AUGUSTIN, & selon le sentiment de Mrs. DUVERNEY, WINSLOW & HALLER, des germes primitivement monstrueux; sentiment qui, selon ST. AUGUSTIN, n'est nullement opposé à la justice & à la bonté du Créateur, & que M. DE MAIRAN, dans l'Histoire de l'Académie Royale des Sciences de l'Année 1743, a mis dans une évidence presque mathématique.

La possibilité de la transmission de certaines maladies, conclut M. BOUILLET, a donc été présumée avec raison par une savante Académie, qui n'auroit pas vraisemblablement proposé ce sujet, si elle n'avoit jugé qu'il y a réellement des maladies héréditaires.

M. l'Abé BASTARD, Chanoine, Sacristain de la Cathédrale, lût l'éloge de *Henri Constance* DELORT de Valtras, Evêque de

Macon, Abé des Abayes de Valmont & de Mansuy, fils de Noble *Tertule-Henri DELORT*, Marquis de Sérignan, & de Dame *Marie Antoinette d'AVENE*, né a Bésiers le 10 du Mois d'Août 1690, & mort à Paris dans la soixante & quatorzième année de son âge.

Sa physionomie heureuse fit présager ; dès sa naissance, qu'il joueroit un jour un rôle considérable sur la Scène du monde, & qu'héritier des vertus de ses Ancêtres, il seroit revivre *Garcias DELORT*, Archevêque d'Auch, l'ami & le conseil du Maître du *Barn*, s'il entroit dans l'Etat Ecclésiastique, ou bien *Pierre DELORT*, Seigneur de Sérignan & autres lieux, Capitaine de trente Lances ; de même que *Guillaume DELORT*, qui repoussa si vigoureusement les ennemis, qui l'avoient assiégé dans Barcelone, s'il prenoit le parti des Armes.

Après ses études, il fut nommé Agent du Clergé & confirmé contre la coutume, dans ce glorieux, mais pénible emploi. Il s'en aquita fort bien, malgré la crise où étoient alors les affaires de la Religion & du Clergé, & mérita d'être récompensé par deux Abayes, & quelques tems après par l'Evêché de Macon.

Nous ne répéterons pas ici tout ce que M. l'Abé BASTARD raporte de M.

l'Evêque de Mâcon ; il nous suffira de dire, qu'il ramena tous les esprits par sa douceur ; qu'il secourut son peuple dans ses besoins . & qu'il fit admirer sa conduite , tant à l'égard du spirituel que du temporel.

Il soutint avec force les droits épiscopaux, contre une illustre & redoutable partie , & ce procès, qu'il gagna , & ses infirmités qui survinrent ensuite, l'obligèrent de passer le reste de sa vie à Paris.

Sa mort, dit M. l'Abé BASTARD, fit perdre à la Religion un de ses Disciples des plus zélés ; aux Autels , un Ministre sage & fidèle ; à son Diocèse, un Pasteur vigilant ; à l'Etat , un Citoyen vertueux ; aux pauvres, un Père tendre, aux Muses, un Sectateur éclairé ; & à cette Académie , un Confrère chéri à bien des titres , & très digne de nos regrets.

M. DE LA ROUVIERE termina la Séance par la lecture d'une Fable très ingénieuse.

\* \* \*

\* \*

\*

---



---

 OUVRAGES NOUVEAUX.

**C**OURS d'Histoire & de Géographie universelle, par M. LUNEAU DE BOI JERMAIN, in 8vo 1er Volume. A Paris chez PANCKOUCKE Libraire.

CET Ouvrage se distribue Feuille à Feuille, come les Ouvrages périodiques, & nous avons attendu, pour en rendre compte, que le premier Volume fut fini. Il comprend les vingt un premiers Siècles qui se sont écoulés depuis la Création: C'en est assez pour nous mettre en état d'assurer ceux de nos Lecteurs, qui seront curieux de se le procurer, qu'indépendamment du gout, de la clarté & de la précision qui règnent dans cet ouvrage, son caractère distinctif est l'utilité, & qu'à ce titre seul il seroit digne de tout l'accueil qu'on lui a déjà, fait & qu'on peut apprécier par le grand nombre de ceux qui se trouvent compris dans la liste imprimée des Souscripteurs.

Personne n'ignore combien l'étude de l'Histoire, cette partie si essentielle de l'éducation, est négligée de nos jours. Qu'apprend-on à cet égard dans les Collèges?

Et que reste-t-il dans la mémoire lorsqu'on en sort ? Quelques lambeaux décousus d'histoire Romaine ou Greque; on y joint par la suite ce que des lectures, guidées par le caprice ou par le hazard, offrent d'Anecdotes frappantes & singulières : Tout au plus lit-on avec une attention suivie l'histoire de son Pays, & l'on s'en tient là.

Le moyen, avec des connoissances aussi superficielles, de tirer de l'histoire le profit que l'on doit en attendre, de saisir cet ensemble merveilleux, source infinie de morale & de réflexions, cette chaîne admirable qui lie la créature à l'Être suprême, dont elle dérive, qui doit sans cesse s'élever jusqu'à lui.

Ces sublimes idées ne peuvent se puiser que dans l'étude réfléchie de l'histoire universelle; mais pour y faire des progrès, il faut un guide, & ce guide manque à ceux, qui n'étant pas destinés à courir la carrière des lettres, n'ont ni le loisir, ni la patience de puiser dans les sources mêmes : Car le discours du grand BOSSUET, tout élégant qu'il est, ne prête à cet égard aucun secours à des commençans. On ne peut l'envisager que comme une impétueuse & sublime récapitulation, moins faite pour instruire, que pour entretenir la mémoire de celui qui fait déjà,

L'ouvrage que nous anonçons, est plus à portée d'aider les començans qui veulent s'initier dans tous les élémens, & même jufqu'à un certain point dans tous les détails de l'histoire. La nouvelle méthode qu'il propofe a par dessus toutes celles qui l'ont précédées, & dont l'Auteur paroît avoir profité, l'avantage de convenir à la fois aux deux fexes, à tous les âges, d'inviter par fa facilité, de préfenter plutôt une efpèce de récréation, qu'un objet d'étude pénible.

Le but que s'est propofé M. LUNEAU, dans fon cours d'Histoire & de Géographie Univerfelle, est de préfenter l'Histoire de l'Univers fous les diférens points de vue que lui prêtent la Politique, la Morale & la Religion, & d'éviter également le faftidieux d'une lifte de faits, & l'ennuieux d'un Traité de Philofophie. Jufqu'ici l'Auteur nous a parû remplir fon objet, & s'aquiter de cette importante entreprife, de manière à mériter l'attention & piquer la curiosité des perfones même les plus instruites en ce genre. Un ftile pur, une narration facile, affez précife pour que l'on ne perde pas un instant de vue l'enchainement des faits, & cependant affez étendue pour lui laiffer le loisir d'indiquer tout ce qui s'apelle époques inté-

ressantes, telle que l'origine des Loix, des Mœurs, des Arts &c. Voilà ce que nous avons crû apercevoir dans cet Ouvrage. Nos Lecteurs en jugeront eux-mêmes par ce premier Extrait que nous en allons donner.

Dans un court avertissement, l'Auteur rend compte des raisons qui l'ont déterminé à préférer le calcul de la Vulgate au calcul Samaritain, qu'il est, dit-il, plus aisé de concilier avec les anciennes Traditions des Egyptiens, des Chaldéens, & des Chinois, & qui semble même aussi convenir avec la nature & les circonstances de l'Histoire, contenues dans l'Ancien Testament. Les raisons de cette préférence se réduisent à la remarque qu'on lui a fait faire, que la plus grande partie des Livres qui traitent de l'Histoire, & qui sont entre les mains de la jeunesse, ayant suivi le calcul de la Vulgate, cette manière de compter jetteroit dans de continuel embarras ceux de ses Lecteurs qui, instruits par sa méthode, feroient dans la suite usage de ces livres. Nous ne contredirons pas ces raisons, qui sont au moins bones par le motif; mais nous ne laisserons pas de demander à M. LUNEAU, comment on pourra parvenir à établir la  
meilleure

meilleure Chronologie, si l'on craint d'en expliquer les élémens à la jeunesse ; ce sera donc toujours, disoit l'Auteur du Journal de Trévoux en 1760, routine d'imperfections & continuité d'enseignement foible qu'on entretiendra dans l'éducation publique. On doit regretter avec d'autant plus de fondement que l'Auteur du Cours d'Histoire ne se soit point livré à ses premières idées, qu'il étoit capable de redresser nôtre siècle, & par conséquent les suivans, sur ce point. Il faut bien que quelqu'un comence : Eh ! qui pouvoit le mieux faire que lui, puisqu'il en a eu la volonté & l'occasion.

Avant d'entrer dans l'Histoire de l'Univers, M. LUNEAU a fait précéder ses premières leçons historiques d'une Introduction où l'on trouve beaucoup de définitions indispensables, toutes faites avec autant de clarté & d'ordre, que de précision & d'exactitude.

Définitions de l'Histoire en générale, & en particulière; de l'Histoire Sacree, de l'Histoire profane, & de l'Histoire naturelle ; des Olympiades, des Lustres, des Epoques, & des différens systêmes de Chronologie,

*Divisions de l'Histoire.*

1°. En Histoire ancienne & en Histoire moderne.

2°. En sept Ages marqués par des événemens fameux pris dans l'Histoire sacrée.

3°. En dix neuf Epoques prises indistinctement dans l'Histoire sacrée & dans l'Histoire profane.

4°. En différentes Eres, qui sont des époques déterminées par plusieurs Nations, & adoptées par elles pour fixer l'éloignement des faits, qui ont suivi les événemens mémorables, d'après lesquels elles ont commencé à compter leurs années.

5°. En trois grands Périodes; savoir, le premier jusqu'au Déluge, tems presque inconnu. Le second jusqu'à la première Olimpiade, tems fabuleux ou héroïque. Le troisième jusques à présent, tems historique.

6°. En six Millenaires, composés chacun d'un espace de mille années, & en Siècles, composés chacun d'un espace de cent ans; chaque siècle distingué par des dénominations particulières, prises des événemens les plus remarquables, des découvertes & des institutions les plus utiles à l'humanité. L'Auteur entre enfin dans

l'Histoire de l'Univers, & c'est ici qu'on comence à apercevoir la méthode qu'il s'est prescrite, & le fond d'instruction qu'il prétend tirer des faits diférens sur lesquels il doit s'arrêter.

„ Les Peuples, dit M. LUNEAU, qui ont été le plus loin dans la recherche du principe de tout ce qui existe, n'ont pû se former sur la nature du Souverain-Etre des idées aussi relevées que celles que nous en a donées MOISE; ils ont crû que la matière étoit éternelle, qu'elle existoit par elle-même, & que celui qui l'avoit mise en œuvre avoit été contraint, par la matière elle-même, à lui doner la forme que nous lui voyons. C'est pour nous faire remarquer la dépendance où la matière a été de l'action du Créateur, que MOISE nous apprend que Dieu créa le monde en six reprises diférentes „

Sur ce plan d'exposition, qui porte avec lui sa moralité, l'Auteur développe ensuite l'histoire du débrouillement du cahos, de la création de tous les êtres animés & inanimés, de l'home enfin, destiné à exercer sur toutes les créatures un Domaine sacré. On ne peut rien voir de mieux que l'Abrégé des événemens de la première Epoque qu'on trouve à la fin du

premier Volume. „ Comblé, dit l'Auteur  
„ du Cours d'Histoire, des faveurs de  
„ son Dieu, le premier Homme oublie le  
„ néant dont il sort: Il défobéit. Dès  
„ ce moment un nouvel ordre de choses  
„ comence. ADAM & fa criminelle Epouse,  
„ condannés à la mort, font du Para-  
„ dis terrestre. Les deux premiers en-  
„ fans qui naiffent d'eux donent les pré-  
„ miers exemples de ce funeste fentiment  
„ de jalousie, qui divife les homes, que  
„ leur foibleffe & leurs besoins mutuels  
„ devroient unir. Le barbare CAIN im-  
„ mole fon Frère. Après ce premier cri-  
„ me, il s'éloigne de fes parens & va dans  
„ des lieux inconus produire les premiers  
„ rejettons d'une race impie, destinée à  
„ corrompre le genre humain. La naif-  
„ fance de SETH console en quelque ma-  
„ nière ADAM de la mort d'ABEL. La  
„ poftérité de ce fils vertueux marche  
„ fur les traces de la justice, pendant le  
„ tems qu'elle s'éloigne de tout comerce  
„ avec les descendans vicieux de CAIN.  
„ Les Habitans de la terre fe trouvent  
„ ainfi partagés pendant les premiers Siè-  
„ cles du monde en deux espèces; les  
„ Enfans de Dieu & les Enfans des Ho-  
„ mes. La piété & l'innocence des mœurs  
„ caractérisent les premiers, tandis que

7 les derniers acumulent leurs iniquités de  
 » générations en générations. L'Univers  
 » cependant se peuple insensiblement. Les  
 » Sociétés s'étendent jusqu'aux extrémités  
 » du globe. Que d'Empire formés, dont  
 » les noms n'existent plus ! Les Arts, por-  
 » tés au plus haut degré de perfection,  
 » une infinité de conoissances, dont il ne  
 » nous reste pas même la moindre idée ;  
 » les vertus, les vices, les lumières, les  
 » erreurs éclairent & corrompent le genre  
 » humain. Un rempart éternel eût dû  
 » séparer à jamais les bons d'avec les mé-  
 » chans : Mais la foi s'afoiblit, la piété  
 » languit dans les cœurs ; bientôt les tra-  
 » ces de la vertu se perdent, la corrup-  
 » tion devient presque générale. Vaine-  
 » ment l'équité se fait entendre par la  
 » voix & l'exemple de quelques Patriar-  
 » ches fidèles : Le Créateur irrité se pré-  
 » pare à punir. Les homes, loin de re-  
 » conoitre leurs fautes, combent la me-  
 » sure de leurs iniquités : Enfin, dans  
 » cette foule inombrable d'homes qui cou-  
 » vrent la terre, il ne se trouve plus  
 » qu'une seule famille, composée de huit  
 » personnes, qui ne soit pas coupable du  
 » débordement général. Dieu laisse un  
 » libre cours à sa justice. Le genre hu-

» main n'est plus. Le juste NOÛ, ren-  
 » fermé dans l'Arche avec tous ses enfans,  
 » échape seul au terrible chatiment qui  
 » exterminé tous les homes. La plûpart  
 » des conoissances & tous les monumens  
 » sont pertus dans la destruction géné-  
 » rale &c.

On peut juger par ce précis des événe-  
 mens qui se sont passés avant le Déluge,  
 de la manière dont cet Ouvrage est écrit.  
 Nous nous proposons de faire conoitre  
 dans une autre Extrait, l'ordre sous lequel  
 M. LUNEAU a présenté les événemens qui  
 se sont passés dans la seconde Epoque.

On peut se procurer cet Ouvrage en  
 s'abonant. Le prix de l'abonement est  
 de 25 Liv. 4. s. pour Paris, & de 31.  
 Liv. 4 s. pour la Province. L'on reçoit,  
 en s'abonant, tout ce qui a déjà parû de  
 cet Ouvrage remis, port franc, à l'A-  
 dresse des abonés.





## HERSILIE ET ROMULUS.

Opéra Italien, représenté à Inspruck le 6 Aout dernier, à l'occasion du Mariage de L. A. R. l'Archiduc LEOPOLD & la Princesse Infante MARIE LOUISE. (*Les paroles sont de l'Abé METASTASE & la musique de M. HASSE, connu sous le nom de IL SASSONE.*)

**L**ES Sabines ont été enlevées; elles ont même, soit de gré, soit de force, pardonné à leurs ravisseurs, dont elles ont fait des Epoux quand l'Action comence.

## A C T E I.

HERSILIE, Fille de CURTIUS Roi d'Antemnes, est la seule des Sabines qui ait courageusement résisté à celui qui l'a enlevée & ce Ravisseur est ROMULUS, qui l'a choisie, sans doute, come la plus belle. ROMULUS la presse en vain d'avoir pour lui de l'indulgence & d'imiter ses compagnes. Elle ne veut recevoir un Epoux que des mains du Roi son Père.

Vainement elle voit les Sabines & les Antem-  
nates prêtes à s'unir avec les Romains ,  
auxquels elles ont pardonné. Elle refuse sa  
main à son Amant , qu'elle ne hait cependant  
pas , & qu'elle ne peut au contraire voir  
sans émotion. VALERIE , autre SABINE ,  
aimée par HORTILIUS & Amante d'ACRON  
Prince des Céniniens , sollicite HERSILIE  
d'être plus favorable aux tendres vœux de  
ROMULUS : Elle répond que ses efforts sont  
inutiles , que ROMULUS ne sera son Epoux  
que du consentement de CURTIUS son Pée.

ACRON , au désespoir d'avoir perdu  
son Amante , & furieux parce qu'il la croit  
entre les bras d'HORTILIUS , arrive à Ro-  
me travesti. Il trouve VALERIE seule &  
il comence à peindre l'horreur de sa situ-  
ation , quand CURTIUS , aussi travesti ,  
paroit. Ils unissent leur fureur & jurent  
de tirer de leur comune injure une ven-  
geance éclatante. HERSILIE approche. CUR-  
TIUS , qui la croit violée & Femme de  
ROMULUS , lui parle avec emportement. Elle  
le détrompe. Le Prince d'Antemnes est  
transporté de joie. Il est à peine parti ,  
que ROMULUS survient. HERSILIE s'en-  
fait ; mais come malgré elle , & en sou-  
pirant à la vue de son Amant.

## A C T E II.

( *Le Théâtre représente une partie du Palais du Roi de Rome ; les appartemens donent d'un cote sur la porte Capmentale, & de l'autre sur le Mont Tarpeïen.* )

HERSILIE , fort agitée , voudroit bien haïr ROMULUS , & elle rougit de ne se sentir que beaucoup de tendresse pour lui. Elle est interrompue par CURTIUS , qui lui anonce qu'ACRON l'aime sans doute , puisqu'il s'est déguisé pour venir à Rome. HERSILIE. qui s'intéresse fort peu à ACRON , feint d'être touchée de ses sentimens & pri CURTIUS de l'arracher au plus vite de Rome. Le Prince d'Antennes s'y engage , sort & laisse sa Fille toujours tiranisée par son penchant pour ROMULUS. VALERIE & HORTILIUS entrent. HORTILIUS , pénétré de douleur , apprend à HERSILIE que ROMULUS va offrir son trône & sa main à VALERIE. Cette nouvelle est un coup de foudre pour VALERIE , qui aime HORTILIUS. HERSILIE , que cet événement jette dans le désespoir , cache sa surprise & sort en Héroïne , sans rien laisser apercevoir de son émotion. VALERIE s'étoit flatée jusqu'alors , qu'HERSILIE étoit sensible aux soins de ROMULUS ; mais à

l'air d'indifférence dont elle vient de l'entendre parler, elle croit s'être trompée & elle est désespérée de quitter un Amant pour un trône. HORTILIUS jure de l'adorer toujours, mais il ajoute, qu'il immoloit son amour au bonheur de la voir régner.

*( Le Théâtre change & représente une grande Place.*

ROMULUS paroît. Il vient de parler à HERSILIE & croit d'en être aimé. Il se livre à cette douce espérance, quand ACRON, poursuivi par plusieurs soldats vient, l'épée à la main, & la fureur dans les yeux, Enchanté de sa valeur & de son intrépidité, ROMULUS ordonne à ses soldats de se retirer & il met ACRON à l'abri du danger qui le menaçoit. Transporté de fureur, ACRON lui jure une haine implacable & se retire en faisant les plus vives menaces.

HERSILIE entre & cherchant toujours à cacher sa tendresse, elle conseille, mais foiblement, à ROMULUS d'épouser VALERIE: C'est vous seule, lui répond-il, que mon cœur adore & qu'il ne peut cesser d'adorer. HERSILIE, au fond très enchantée de cette déclaration; ne laisse pas de lui dire, qu'elle ne fait & ne peut qu'obéir à CUR-

TIUS. HORTILIUS interromp cet entretien , & annonce à ROMULUS , qu'ACRON , suivi des Céniniens , est près des murs de Rome. ROMULUS sort pour le combattre.

## A C T E III.

( La Scène change & représente des Jardins incultes , & dans l'enfoncement le mont Palatin. )

CURTIUS paroît & s'avance précipitamment. Il cherche sa File : Elle vient : Il la voit , approche & lui ordonne de le suivre & de s'éloigner de Rome. HERSILIE , qui voudroit bien ne pas quitter le lieu où règne son Amant , répond qu'elle est très disposée à obéir , mais qu'ils ne pourront jamais s'évader , parce qu'ils sont environés de Romains. CURTIUS dit qu'il a eû soin de faire tenir une Barque près de la Porte Carmenta. Il lui ordonne une seconde fois de se disposer à partir & il sort.

HERSILIE ne se reproche plus son amour pour ROMULUS : Elle l'adore & frémit à l'idée de ce prochain éloignement.

VALERIE éfrayée vient apprendre à HERSILIE que ROMULUS & ACRON combattent , furieux l'un contre l'autre. HORTILIUS survient quelques momens après & dit que ROMULUS a terrassé ACRON , qui

a rendu le dernier soupir aux piés de son Vainqueur. A cette nouvelle, VALERIE tombe & s'évanouit.

*(Le Théâtre change & représente une plus vaste enceinte. Le Peuple Romain y entre en foule de tous côtés.)*

ROMULUS descend du Capitole : Il est reçû au bruit des acclamations. Il veut encore aller combattre. HORTILIUS acourt & aonce que tout est maintenant paisible ; que le fier CURTIUS vouloit enlever sa Fille , mais qu'on l'a arrêté , & qu'HERSILIE ne peut plus fuir. Elle vient elle même , aproche , & prosternée aux genoux de ROMULUS , elle le conjure de protéger son Père qu'on veut immoler. CURTIUS , en éfet , est conduit environé de Gardes , aux piés de ROMULUS , qui lui demande en vain son amitié & HERSILIE. Le farouche CURTIUS préfère la mort. ROMULUS , toujours grand , lui dit : Eh bien , fier CURTIUS , vois & juge si je suis digne d'HERSILIE ? Je l'adore , je suis ton vainqueur ; je te rens la liberté : Va , conduis à Antennes cette chère HERSILIE , que ROMULUS adore & que tu lui refuses : Va , & n'oublies pas que j'aime ta Fille , & que j'ai sù toucher son cœur.

Cette sublimité de sentimens fait la plus vive impression sur l'ame de CURTIUS. D'une main il prend celle de ROMULUS , de l'autre la main de sa Fille , & il les unit.

Cet Opéra est digne , à tous égards, des talens & du génie de M. METASTASSE , qui s'est rendu si célèbre par tant d'excellens Ouvrages.



## LOGOGRIPE \*

**J'**AI deux toises , trois pieds deux pouces & cinq lignes ,

Qui font la longueur de mon corps ;

Mais , pour mieux découvrir mes différens rapports ,

Faisons nous voir par d'autres signes ;

(\*) On défia l'Auteur , dans une Société , de faire six Logogrifes , sous les trois conditions suivantes : La première , que les mots é deviner se termineroient tous par un E muet : La seconde , que chacun de ces mots auroit le même nombre de lettres , de syllabes , de voyelles , & de consonnes ; & la troisième , que le premier Logogrife contiendrait douze vers , le second , dix , & les autres successivement toujours deux vers du moins. Ce qui a , dit-on , été exécuté en très peu de tems.

Je renferme un rude instrument  
 Auquel le soufle seul done le mouvement ;  
 Un objet dont le corps composé de matière ,  
 S'est trouvé de tout tems aussi dur qu'une pierre ;  
 Finalement mon cher Lecteur ,  
 Après t'avoir ofert un ton de la Musique ,  
 Si tu viens à m'ôter le cœur  
 Je ne paroitrai plus qu'un terme de Pratique.

## S E C O N D.

**P**ETITS Enfans , c'est vous seul que je fers ;  
 Nul de vous cependant n'est propre à me conoitre  
 Quoique l'art ne m'ait doné l'être  
 Que pour vous tenir dans les fers  
 Pour savoir qu'elle est mon essence ,  
 Il faut trouver en moi ce qu'un chacun pour lot  
 Reçoit de la nature , ou trop tard , ou trop tôt ;  
 L'Animal que l'on prend pour montrer l'ignorance ;  
 Mais ôtez moi le chef , je quite ces bas lieux  
 Pour avoir un rang dans les Cieux.

## T R O I S I E M E.

**Q**UELLE que soit ma brillante figure  
 Et quoique dans mon corps je renferme un beau  
 nom ,  
 Que nous a doné la nature ;  
 En bouleversant ma structure ,  
 Sans soustraire aucun pié de ma division ,

On me verra changée en un mal si funeste ,  
 Que l'on craint la contagion  
 Autant qu'on peut craindre la peste.

## Q U A T R I E M E .

**L**ECTEUR , VEUX TU me voir ? Je t'offre pour  
 devise.

Que mon être décore un des Chefs de l'Eglise ;  
 Ensuite , en me décomposant ,  
 Sans que ton esprit s'alambique  
 Du milieu de mon corps ôte un pied seulement ;  
 Tu trouveras deux Nottes de Musique.

## C I N Q U I E M E .

**Q**UICONQUE veut savoir coment est fai mon  
 être. ,

Et deviner quels sont mes diférens raports ,  
 N'a qu'à m'ôter le cœur , il verra que mon corps  
 Présente ce qu'il faut pour pouvoir me conoitre.

## S I X I E M E .

**J**E n'ai point tout entier l'arbre qui me produit ;  
 Mais sans mon chef j'emporte un fameux & sans  
 fruit.

On explique l'Enigme du mois dernier  
par POISSON.



## T A B L E.

<b>R</b> EMARQUES critiques sur un Ouvrage moderne rangé par ordre alphabétique. Circoncision	451
Lettre de Mad. de L. à son Fils.	473
Essai sur l'Education.	481
Foiblesse de l'Homme & grandeur de Dieu.	493
Sidney Anecdote Anglaise.	498
Ne désespérons jamais de rien, Anecdote moderne.	509
Séance de la Société Royale d'Agriculture de Paris.	524
— de l'Acad. des Sciences de Besiers.	526
Cours d'Histoire & de Géographie universelle par M. Luceau de Boisjermain in 8vo.	541
Hersilie & Romulus Opéra Italien.	551
Logogripes.	557